

JULIAN  
GRIMAU

action poétique

jo guglielmi  
juan marey  
jean-jacques viton  
franck venaille  
gerard cléry - henri deluy  
denise miège  
moustafa younous  
charles dobzynski  
gabriel cousin  
françois kerel - roland doukham  
juliette darle  
alban bertero  
pierre guidi  
émile breton  
jean todrani  
andré remacle  
guy millère  
césar vallejo

NAZIM HIKMET

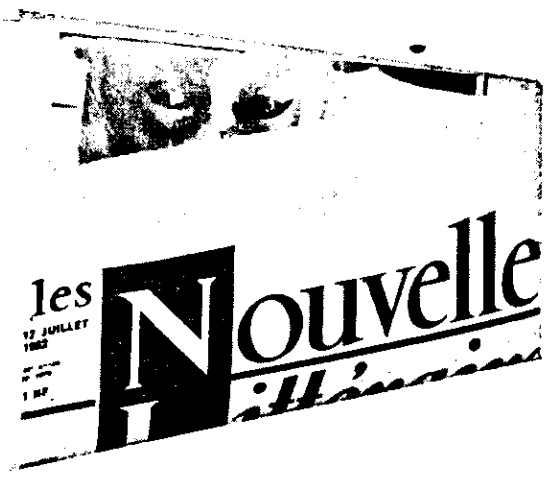
## 21

préambule	a. p.
nouvelles brèves	a. p.
crimes sur crimes	a. p.
palabras contra franco	jo. guglielmi
pâques 63	juan marey
comment est mort	jean-jacques viton
angela grimau	franck venaille
menu espagnol	gérard cléry
à s. s. montero	henri deluy
nazim hikmet	lettre
poèmes	nazim hikmet
rencontre avec nazim	denise miège
nazim et le peuple turc	moustafa younous
« la galerie »	jo guglielmi
deux poèmes	césar vallejo
sédimentaires	charles dobynski
six poèmes	gabriel cousin
homme de trop d'espoir	françois kerel
oiseaux de proie	roland doukhan
l'adour	juliette darle
chanson d'aube	denise miège
deux poèmes	alban bertero

### chroniques

distances	henri deluy
poésie polonaise	pierre guidi
choix de poèmes	alban bertero
de paul éluard	et pierre guidi
mourir à madrid	émile breton
serge pons	jean todrani
lumière et splendeur	jo guglielmi
l'homme - antenne	andré remacle
poésie chinoise	jean-jacques viton
discographie	guy millètre

Les textes doivent être envoyés dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas renvoyés. Pour toute correspondance joindre un timbre pour la réponse.



## DEUX GRANDS PÉRIODIQUES FRANÇAIS

## LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

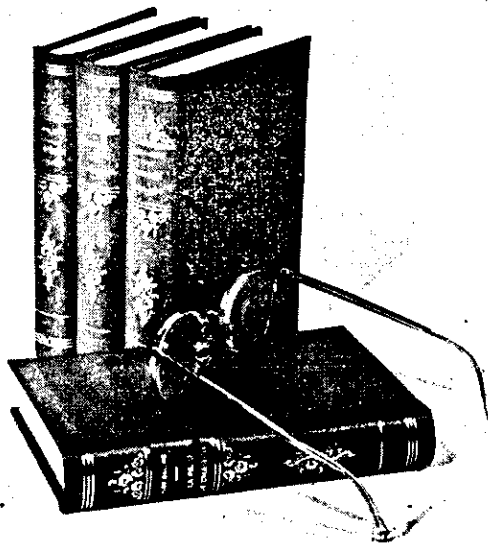
**Paraît le jeudi.** Le grand hebdomadaire illustré de la vie culturelle en France et dans le monde : Lettres, Arts, Sciences, Théâtre, Musique, Cinéma, Mode, etc.

## VIE ET LANGAGE

**Paraît le 1<sup>er</sup> du mois.** La seule revue mensuelle "grand public" qui traite d'une façon vivante les passionnantes questions de langage : mystères de la vie des mots, patois, dialectes, etc...

## ...DEUX GRANDS PÉRIODIQUES LAROUSSE

chez les libraires et marchands de journaux



# la bibliothèque de vos rêves à votre portée aujourd'hui même

POUR **18 f** par mois seulement

luxueusement reliés façon  
CUIR DE RUSSIE, molletonnés, teinte  
gold, titres et fers spéciaux or  
véritable.

## NOUVELLE SÉLECTION «CLUB LITTÉRAIRE DES INDÉPENDANTS» AU CHOIX

APOLLINNAIRE	ALCOOLS	MAETERLINCK	SAGESSE ET DESTINÉE
BALZAC	LE COUSIN PONS	MAHOMET	LE KORAN (2 vol.)
BALZAC	EUGENIE GRANDET	MALRAUX	LA CONDITION HUMAINE
BALZAC	LE MEDECIN DE CAMPAGNE	MARTIN DU GARD	LES THIBAUT (7 vol.)
BEAUDELAIRE	LES FLEURS DU MAL	PAGNOL	LA GLOIRE DE MON PERE
BELLAY (du)	LES REGRETS	PAGNOL	LE CHATEAU DE MA MERE
BRANTOME	LA VIE DES JAMES GALANTES (2 v.)	PAGNOL	LE TEMPS DES SECRETS
CERVANTES	DON QUICHOTTE (2 vol.)	PASCAL	LES PENSEES
CLAUDEL	L'ANNONCE FAITE A MARIE	POEMES de FRANCE de Fr. VILLON à PAUL VALERY	MANON LESCAUT
COCTEAU	LES ENFANTS TERRIBLES	PREVOST	GARGANTUA - PANTAGRUEL (2 v.)
COURTELINE	MESSIEURS LES RONDS DE CUIR	RABELAIS	SOUVENIRS D'ENFANCE
DANTE	LA DIVINE COMEDIE (2 vol.)	RENAN	ŒUVRES
DOSTOIEVSKI	CRIME ET CHATIMENT (2 vol.)	RIMBAUD	POESIES COMPLETES (2 vol.)
DOSTOIEVSKI	LES FRERES KARAMAZOV (2 vol.)	RONSDARD	SAINT EXUPERY TERRE DES HOMMES
DUMAS	LES TROIS MOUSQUETAIRES (2)	SHAKESPEARE	MACBETH - OHELLO et autres
FLAUBERT	MADAME BOVARY	STENDHAL	LE ROUGE ET LE NOIR (2 vol.)
FOURNIER	LE GRAND MEAULNES	TCHEKHOV	LA STEPPE
GÖETHE	WERTHER - FAUST (2. vol.)	TOLSTOI	LA MORT D'IVAN ILLITCH
HEMINGWAY	LE VIEIL HOMME ET LA MER	VILLON	POESIES
HOMERE	L'ODYSSEE - L'ILLIAD (2 vol.)	VIGNY	JOURNAL D'UN POETE - Poésies compl.
KIPLING	LE LIVRE DE LA JUNGLE (2 vol.)	VOLTAIRE	ZADIG CANDIDE (2 vol.)
LACLOS	LES LIAISONS DANGEREUSES	ROUSSEAU	LES CONFESSIONS (2 vol.)
MACHIAVEL	LE PRINCE		

**BULLETIN RÉPONSE :** A ADRESSER DES AUJOURD'HUI  
A ALBAN BERTERO, ACTION POETIQUE, CITE E. DUBOIS, ESC. 37 PORTE 688  
AUBERVILLIERS (Seine)

VEUILLEZ M'ADRESSER, IMMEDIATEMENT, FRANCO DE PORT A DOMICILE, LES  
12 CHEFS-D'ŒUVRE RELIES, INDIQUES CI-DESSUS (OU SUR LA LISTE JOINTE)  
JE REGLERAI CES 12 CHEFS-D'ŒUVRE : 18 FRs PAR MOIS (9 VERSEMENTS) (1)  
OU 150 FRs AU COMPTANT (EN 1 OU 3 MENS. SANS FRAIS) (1)

NOM ET PRENOMS (EN CAPITALES) \_\_\_\_\_

PROFESSION \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

N° C.C.P. OU BANCAIRE \_\_\_\_\_

(1) RAYER LA MENTION INUTILE.

SIGNATURE :

## préambule

On trouvera dans ce numéro un hommage militant au martyr de l'Espagne et de ses hommes, que symbolise aujourd'hui farouchement pour nous, l'assassinat de Julian Grimau. C'est la passion réaffirmée pour les chemins qui montent de l'Espagne à notre cœur, et au-delà au poème, au cri. On trouvera également un hommage à la vie encore brûlante de Nazim Hikmet. Ce sont là pour nous d'impérieuses raisons.

Le lecteur pourra remarquer en outre un élargissement du Comité de Rédaction, avec l'entrée de Charles Dobzynski, de François Kerel, de Gérard Cléry. C'est pour concrétiser au mieux ce désir de donner à l'A.P. la fonction nationale qui lui appartient, en même temps qu'illustrer notre intention de rassembler le plus grand nombre, voire la plus grande diversité. A ce titre nous regrettons la démission de Jean Malrieu.

---

## **journées de rencontre a. p. : les 7 et 8 septembre 1963**

Les prochaines journées de rencontre A.P. se tiendront les samedi et dimanche 7 et 8 septembre. Elles se dérouleront à l'Auberge des Seguins, près de Buoux, dans le Vaucluse.

Participation aux frais : 50 F. du samedi au lundi matin, tout compris.

Retenez cette date. Ecrivez-nous.

## nouvelles brèves

Inédits en coffret Les horreurs de l'amour Monk est à la base Des risques Bains de mer ou d'égout Avec Lido et piscine A quoi bon préparer un noir à aller dans la lune A bord du libidoscaphe Onze mille vierges C'est là Une femme qui coûte cher Equipée en bi-tension Avenue Montaigne Quête Enquête Conquête Le martyr est exquis Choses nues Bonnes pour flâner L'Amour cousu d'or Le seul remède à vos ennuis Matahari ou Robespierre Le « ça » n'a pas de sexe Toutes griffes dehors

Un jeune poète en visite à Paris SOUNDING OUT THE MONSTER L'obsession du détritüs Eisenhower ce communiste La punaise Est professeur à Saint-Cyr La poudre d'avant garde Pas seulement pour quelques francs et quelques points d'indice RAMON ORMAZABAL A LA PRISON DE BURGOS GUNS AND BUTTER Après Paderewski et la machine à coudre Au feu Minuit Quarante enfants noirs arrêtés After shave L'accroc minuscule par où fuse le temps Schémas à malice A la Galerie du Passeur Patrons partons DEVELOPING THE PROFITS Le peintre et l'étrangleur Entièrement climatisé Un mois de deuil à Jackson (Mississipi) Comment mesurer l'inventeur de mesures EROS ET THANATOS Pour jus de fruits et légumes Rule Britannia L'utile discordé Dans la chambre d'une duchesse

Je suis la mouette Je suis la mouette  
L'Affreux Pastis de la Rue des Merles Au fond de l'homme, cela  
Terreur au Paraguay Le journal de Pilate Il reste à tuer le césarisme.

■■■■■■■■■■

Réalisées avec des titres de l'Humanité, Le Monde, l'Express, Elle, The Observer, Jazz Hot, Identités.

## **crimes sur crimes**

Du moment que les appels à la raison, même à la charité, n'ont rien empêché, puisque décidément, Carabanchel comme hier Charonne en témoignent, il faut du sang pour désaveugler les consciences très bonnes et bien à l'aise, dès lors qu'en regard des forfaits les poèmes ne sont que pauvre verroterie, armes courtoises ainsi que les témoignages vécus, alors que cesse la guerre en dentelles et que fleurisse l'injure, la très sainte injure, que brillent les crachats sur les icônes obèses et pourries, que s'arment les patiences et claquent les fouets, que s'organisent la violence des opprimés.

Nous n'oublierons ni l'assassinat de Julian Grimau ni les tortures de Montero ni la disparition de Baranco ni le calvaire d'un peuple. Nous serons là pour oser. Nous chanterons sur les cadavres des maîtres à tuer en Nouvelle-Castille comme en Angola ou en Alabama, nous nettoierons l'ordure prosternée, tous enfantins et purs à la fois anges et bêtes, poètes, blasphémateurs, cruels et tendres sous le signe toujours neuf de la fureur et de la justice.

## palabras contra franco

Sur la terre à même la mer  
 un mur mélodieux sequestre la première vision  
 l'esthétique se meurt de sa plus belle mort en cage  
 exquisement  
 le mannequin habilité poursuit le comme il faut et les commodités  
 perd du terrain devant cymbales et bouilles de cuir  
 sur le vu du cadavre hâtif  
 alors que pêle-mêle le collier du plus pur rut s'exaspère  
 que la révolution devrait peler le poil  
 alors que les rudiments n'en peuvent mais c'est l'infante Eléonore  
 je t'adore trouvée morte au large de l'auberge de Peyrebelle  
 s'il le faut nous irons à Valparaiso hello c'est déjà l'automne  
 il fait fou de tout et quand le délire se fait se défait se  
 suce l'os le sein le rein la baleine le phalène le cil le sourcil  
 la source le pétrin la lueur le pleur le phalène le fil repris de  
 la révolution l'arène le poivre de la révolution le phénix le barde  
 le zénith au nadir l'asphalte le procès le zeste le sol le bol  
 la douille si tu bouges tu es mort  
 tête-équestre caudillo  
 l'humour fleuve de couteaux  
 t'a évité  
 tu es intact  
 rond comme fesse ronde  
 lard à cierge  
 cirrhotique du cœur  
 et béni béni  
 dès le premier jour de la révolution écartelée  
 et Don Antonio Machado gifle ta mère  
 et gifle ton cadavre garroté  
 et Federico Garcia Lorca  
 et Miguel Hernandez de très loin de très haut giflent ton cadavre  
 et ta mère  
 et Julian Grimau t'ensevelit tout vif sous les ruines de Carabanchel  
 toi et ta tribu d'oxyures tes œufs d'araignées  
 et Luis Bunuel te livre à ses chiens andalous à ses culs-de-jatte  
 exterminateurs et mendiants à leurs bâtons cloutés aux abeilles  
 de Robinson Crusoe toi canonique depuis toujours  
 et Fidel Castro tous les jours pour toujours te met de corvée  
 de latrines à la prison de la caserne Moncada  
 TOI CANONIQUE ARAGNE Y AZUL  
 TU SIN MANANA



dans tous les sens les chevaux de Zapata Villa Bolivar Louverture  
te traînent par les oreilles dans l'arène et le toro de colère  
pisse sur ton dernier portrait

et Nicolas Guillen

et Pablo Neruda

et Miguel Angel Asturias

et Luis Carlos Prestes

te font apprendre par cœur

le Romancero Gitano

le Cante General

et Sudor y Latigo de Nicolas Guillen de Camagüey

pour le défilé du premier mai à Barcelone

SUDOR Y LATIGO POR TI

SIN MANANA

sans omettre le morceau de viande du cuirassé Potemkine  
avec ses asticots dans de la vaisselle de Vallauris aux armes

de Lénine et de Pablo Picasso leurs mains unies au-dessus de

ton ventre-reposoir ta peau désertique ton dernier portrait

canonique et méticuleux que Picasso a retouché en fermant

les yeux et les narines et en mangeant des olives pour te

cracher les noyaux à la figure aidé par Juan Miro et

Alfaro Siqueiros enfin libre libre d'ajouter quelques

pierres aux tours de Chihuahua de respirer l'air de Macchu Picchu

de boire la lumière de Playa Giron dans la vision des palmes

et des filles nues comme le Golfe du Mexique

dans la vision de ton cadavre nu flottant sur la mer des Sargasses

ton cadavre-cachalot émasculé par les dents du requin-marteau

ou par les hélices des gardes-côtes de la Révolution cubaine

CUBA HERMANA

dans la vision de ton cher cadavre embrouillé dans les algues

orné de cambouis de plancton pourri tatoué à la brosse à chiendent

par Alfaro Siqueiros libre

TOI CANONIQUE ARAGNE Y AZUL

cachalot échoué sur la Costa Brava ou obstruant la baie de

San Francisco ou les Colonnes d'Hercule ou le Cattégat

où Pellé le Conquerant t'a planté dans le lard le harpon de

Herman Melville l'homme à la baleine

où les jeunes peintres scandinaves ont gravé des archipels

informels et gestuels sur ton cuir pendant que dans un pub

du Strand Dylan Thomas se prépare à lancer sa vermine à

tes trouses

AMEN

et Marcos Ana

et Blas de Otero

et Gabriel Celaya

et Rafael Alberti

et des milliers d'autres

brandissant les lettres de sang du nom de GRIMAU

sont aussi à tes trouses

et de toutes les ESPAGNES

les mineurs

les serfs

les marins

les putains de Barcelone

et d'ailleurs

sont à tes trouses

Un jour on te déterrera

toi ou ton squelette si tu en as un

on te déterrera DEO JUVANTE

des mines de lignite de Teruel

sous les yeux fous des amants  
devant la statue décapitée  
obscène de Roméo Gorria  
sans queue ni tête  
Roméo Gorria ton ministre des travaux forcés  
et Martin Luther King  
retourne contre toi les chiens policiers de l'Alabama  
et Miles Davis te dédie quelques matraques et te souffle  
dans les oreilles plusieurs milliers de mètres cubes de chorus  
Hermano a mano avec John Coltrane Sonny Rollins et Max Roach  
qui te brise machinalement  
plus de mille baguettes sur le petit os du sacrum si tu en as un  
et le Marquis de Sade te gave de bonbons à la cantharide et te  
donne la fessée sous le regard froid et brasillant de Maurice  
Heine à Marseille quinze rue d'Aubagne ou dans un bordel de la  
rue Saint-Ferréol-le-Vieux par une lumière inouïe inventée par  
Cézanne Van Gogh et Juan Gris à l'usage du Divin Marquis  
assisté de Robert Desnos et de Fernand Léger portant à la  
boutonnière l'œillet de Francis Ponge en flammes  
et Henri Michaux de Garabagne te donne triple ration de  
mescaline et d'eau de vaisselle et te bourre les orbites  
avec des monstres de sa création  
portés au rouge cerise  
à l'exemple des bûchers de la Très Sainte Inquisition Amen

Marseille, le 16 mai 1963

Ah ne me parlez pas de la passion du Christ  
 De ses larmes de sang  
 Du vieux crime commis il y a deux mille ans  
 Julian Grimau est mort  
 Hier roué de coups défenestré brisé  
 Sur le pavé à l'aube fusillé Julian

Nous t'appelions Julian Nous as-tu entendus  
 Nous t'attendions Julian Pourquoi n'est-tu venu  
 Nous espérions Julian et nous t'avons perdu

Dans la fosse commune où un million de morts  
 Entremêlent leurs membres et où leur sang croupit  
 Déjà tu t'enlissais Autour de toi grouillaient  
 Les larves et les vampires te guettaient Julian  
 Il eût fallu tuer la mort pour te sauver

Certes je suis impur Et si j'ose parler  
 De ton sang répandu de ta crucifixion  
 De la flèche plantée dans ton cœur et qui tremble  
 C'est que nous pensions tous lumineux camarade  
 Que les bourreaux ont tort  
 C'est que nous disions tous lumineux camarade  
 Nous serons les plus forts  
 C'est que nous voulions tous lumineux camarade  
 t'arracher à la mort  
 Mais ce jour-là Julian  
 Il eût fallu tuer la mort pour te sauver

Anémiques bourreaux poissons des lacs de sang  
 Vautours qui survolez des sierras d'ossements  
 Assassins de l'amour voleurs des pauvres gens  
 Méprisables fascistes il vous fallait Julian  
 Encore un fils du peuple et la chair de sa chair  
 Encore un communiste et le sang de son sang  
 Est-ce pour vos enfants Pour qui prépariez-vous  
 Le crime un souvenir de Pâques flamboyantes

Qui est ressuscité Qui ressuscitera  
 Personne hélas pas toi Julian par même toi  
 Déjà tu ne vois plus que par des yeux d'enfants  
 Tu gis dans ce tombeau le ventre de la terre

Demain quand l'océan du peuple emportera  
 Les vaisseaux démâtés des conquérants du sang  
 Et les écrasera sur un roc de colère  
 Il manquera l'élan de sa plus haute vague  
 Ah ne la cherchez pas dans le cœur des noyés  
 Ni dans la coque vide et froide des épaves  
 Cherchez-la dans les vents des trois mers de l'Espagne

## comment est mort barranco

je m'entête à entretenir un jardin  
qui ne me donne rien en échange  
pas un pétale pas une feuille  
j'ai acheté pour lui des graines rouges qui  
m'a-t-on dit en Bourgogne  
peuvent fleurir sans soleil  
ce n'est pas vrai et pourtant  
il n'y a pas de soleil dans ce jardin

ce matin je le regrettais plus encore  
que d'habitude un matin très bleu  
chaud pas trop cependant  
nous nous préparions  
à une journée de travail une nouvelle journée  
une journée comme les autres

c'est vrai il faisait si beau  
et ce mois de juin qui commençait si mal  
sur notre côte  
se poursuivra et s'étendra selon toutes les promesses  
des agences de voyages

pourtant cet hiver  
il est tombé beaucoup de neige  
et le froid a été le plus vif  
qu'on ait ressenti depuis longtemps  
un froid

le 23 février par exemple  
faisait-il froid ce même froid  
à l'hôpital de JEREZ DE LA FRONTERA  
je pourrais tout aussi bien parler  
de Sao-Paulo ou de Franckfort  
poser cette même question à propos  
d'Aix-la-Chapelle ou de Birmingham  
n'importe quelle ville petite ou grande je me renseigne  
chez nous cet hiver  
il est tombé beaucoup de neige  
et il a fait un froid  
ou Birmingham ou Paris

et à JEREZ DE LA FRONTERA  
qui fait penser lorsqu'on le prononce  
par hasard  
à ces apéritifs un peu amers  
que l'on commande dans les Cintras  
et aussi à de mauvais hôtels  
et à des placettes banales  
mais pas précisément à un hôpital  
pas davantage à une prison d'ailleurs  
une prison c'est une chose

à laquelle on ne pense pas immédiatement  
en déchiffrant un petit nom propre  
dans une colonne de journal  
ou sur une carte de géographie  
JEREZ DE LA FRONTERA

le 23 février ou le 22 février par exemple  
que faisons-nous  
je ne retrouve pas ce carnet de poche  
sur lequel j'avais pris l'habitude un temps  
de marquer toujours ce qui me préoccupait  
j'aurais marqué quoi à la date  
du 23 février 1963 Rien  
je veux dire rien qui puisse faire songer  
qui aurait pu me rappeler par la suite en retrouvant cette  
page-là  
rien qui puisse faire penser  
à un hôpital ou à une prison  
ni à un quelconque nom espagnol  
ah mais bien sûr pas à cette date-là  
mais bien à celle du 16 juin 1963  
et j'aurais inscrit à l'heure  
à laquelle aujourd'hui j'ai lu ce journal  
« voir au 23 février 1963  
Jerez de la Frontera  
Manuel Moreno Barranco »

pour nous ici les 22 et 23 février  
furent des jours sans doute  
comme les autres jours  
et je ne sais plus déjà ce que nous en avons fait  
de ces deux jours-là  
et à ce journal ouvert sur la table  
qui pousse à la surface du papier venant de très loin  
exprès pour moi ces deux dates  
juste devant moi sur la table  
aujourd'hui si tard en plein mois de juin  
à ce journal je ne sais  
que répondre

« ... sa mère avait la veille  
(le 22 février donc puisque Manuel  
Moreno Barranco est mort  
à Jerez de la Frontera en Espagne  
le 23 février 1963)  
reçu un avis de la police  
selon lequel son fils  
(Manuel Moreno Barranco)  
aurait tenté de se tuer en se jetant  
par une fenêtre de la prison  
elle accourut aussitôt à l'hôpital  
(l'hôpital de Jerez de la Frontera)  
pour s'entendre refuser  
le droit de voir son fils  
celui-ci mourrait quelques heures plus tard »

on met beaucoup de temps  
en Espagne  
pour tomber des fenêtres  
tombé le 22 février 1963

**Manuel Moreno Barranco**  
relevé le 16 juin

**Manuel Manuel**  
tu es plus jeune que moi  
et j'ai le droit de te dire  
de faire très attention

**Manuel Manuel** cet hiver  
en prison il fait froid n'est-ce pas  
ah ces affiches espagnoles  
où des soleils permanents poignent les taureaux  
et ton père a connu lui-aussi  
ce grand froid avant toi Manuel  
et ces fenêtres de prisons  
ces étranges fenêtres sans barreaux  
des prisons espagnoles de notre temps  
ces fenêtres trop souvent ouvertes  
sur le désespoir  
et d'où l'on tombe trop souvent

**Manuel Manuel** tu le sais  
qu'un prisonnier ne peut s'approcher  
des hautes fenêtres ouvertes  
qu'un prisonnier ne doit pas  
s'approcher de ces fenêtres ouvertes

**Manuel Manuel** tu as tort  
ferme ferme vite cette fenêtre  
ne t'approche pas  
ne t'approche donc pas  
ne te penche donc pas tant  
à cette fenêtre grande ouverte  
sur Jerez de la Frontera

**Manuel Manuel**  
tu es encore un enfant  
tu sortiras de prison  
ça ne sera peut-être pas trop long  
la tête haute comme on dit  
ta mère recevra un mot disant  
Manuel est sorti de prison

**Manuel Manuel** patience  
n'avance pas  
refuse d'avancer  
n'avance plus

**Manuel**

**MANUEL MORENO BARRANCO**

le titre de ce journal ouvert sur la table  
juste devant moi sur la table  
est interrogatif  
il répète cette phrase que sans doute  
on posait à sa mère cet hiver  
à Jerez de la Frontera  
la pauvre qui restait chez elle  
en attendant que Manuel

sorte de prison comme vous et moi  
d'une escapade

## COMMENT EST MORT MANUEL MORENO BARRANCO ?

on peut dire elle le dit peut-être  
que les enfants ne doivent pas  
jouer avec la guerre  
même lorsque cette guerre-là  
ne fait pas de bruit  
on peut dire aussi que  
attendez  
attendez un instant j'y pense  
maintenant que nous en sommes ainsi  
à parler complètement de l'Espagne  
j'y pense cela n'a aucun rapport un enfant  
que sa mère attend à Jerez de la Frontera  
et un homme condamné  
pour crimes de guerre  
les journaux embrouillent tout vous le savez  
mélangent toutes les horreurs  
confondent et superposent les chutes  
les visages et les hommes  
mais quelle coïncidence n'est-ce pas car  
Julian Grimau lui-aussi  
est tombé d'une fenêtre de prison  
mais revenons à Manuel  
Moreno Barranco et à cet hiver d'il a y quelques mois  
à peine

élève Manuel sortez  
élève Manuel sautez sautez  
c'est un ordre cela sautez ou tombez  
j'ai entendu des gens raconter  
avaient-ils osé regarder  
que les nazis traînaient en haut d'une maison  
à Varsovie  
des juifs qu'ils présentaient au vide  
sautera sautera pas disaient  
entre eux les nazis  
c'est drôle les juifs sautaient toujours  
on se demande comment  
non ?

vous sauteriez d'une fenêtre vous  
celle d'un immeuble  
ou celle d'une prison  
est-ce que je sauterais d'une fenêtre moi

élève Manuel sautez  
élève Manuel mourez

et voilà que tu as fini par jouer  
avec leur feu Manuel  
ta mère te l'a dit souvent avant  
qu'ils ne t'emmènent hors de chez elle  
et voilà que tu as fini par jouer  
avec leur feu Manuel

o pauvre pauvre Manuel  
je t'aime tant

nous passerons derrière toi  
Manuel  
derrière toi juste avant ta mère  
la pauvre la pauvre  
nous fermerons ces hautes fenêtres  
ouvertes encore sur ton hiver livide  
nous passerons après toi  
Manuel Moreno Barranco  
et nous parlerons à ceux qui se trouvaient  
derrière toi  
très près de toi de 22 février 1963  
dans cette prison de Jerez de la Frontera

nous entrerons et nous les trouverons  
immobiles minuscules  
car ils n'auront plus osé bouger  
ils n'auront plus osé bouger  
depuis cette date

bientôt nous passerons derrière toi  
Manuel  
ah Manuel  
pour toi  
nous visiterons l'Espagne  
chambre par chambre.

Marseille 6-63



angela grimau

Voici le temps de la frénésie des bourgeois

Angéla

je m'éveille dans le bruit des oiseaux querelleurs

et la terre est fidèle et son ventre fécond

ne craignez pas son poids et ses silences

l'herbe d'avril sera légère pour le corps allongé.

Voici le jour qui éclate à l'orée du couchant

mais ne craignez pas l'ombre et ses élans

le sang des douze plaies éclairera nos nuits

comme il illumina l'aurore tiède et triste

en tombant sans plier les genoux.

Ne craignez rien.

Je vous écris vous qui ressemblez à ma mère

aux femmes d'Algérie

aux épouses meurtries d'un hiver parisien

frère silhouette dévorée par l'acier du soleil

je reconnais vos larmes et bénis votre haine

mais vous n'êtes pas seule

et voici le printemps des camarades

notre force tranquille

les grandes marées bigarrées de la foule

nos cœurs comme des porte-voix

car vous n'êtes pas seule

et notre mémoire est tenace

les assassins portent un nom.

menu espagnol

Une assiette de terre cuite  
deux poignées de sardines  
le pain  
le vin  
une jambe de paralytique  
un gémissement de paralytique  
mange  
mange  
deux planches  
le pain  
l'assiette  
posée sur les deux planches  
prends encore  
bois bois encore  
avec qui parles-tu  
une jambe de femme  
dans la chambre à côté  
le pain coupé  
le pain tendu  
prends du poisson encore  
bois le vin  
une assiette de terre cuite  
deux poignées de sardines  
le pain  
le vin  
la lampe à l'huile  
pousse péniblement sa flamme  
deux jambes échouées depuis cinq ans  
trempé encore ton pain  
si je recueille quatre pesetas dans la journée  
aux voitures des touristes  
la voix d'à côté  
parle des vendanges en France.

henri deluy

à simon sanchez montero

membre du bureau politique du Parti Communiste Espagnol.  
Arrêté à Madrid en juin 1959, torturé, il n'a  
donné aux policiers qu'une déclaration qui  
reprend le programme de son parti.

Ce que je sais de l'Espagne  
Je l'ai appris dans les livres  
Dans les musées Dans les salles de spectacles

Ce que je sais de toi  
De ton Espagne  
Je l'apprend le dos au mur  
Dans la douleur immédiate

Un homme parle sous la torture  
Il ne répond pas  
Il ne dit rien de lui-même  
Il avance dans la mémoire du monde avec sa mémoire à lui  
Et le sang qui monte à son cœur est amassé là depuis des  
siècles

Un homme parle sous la torture  
Et les mots qu'il emploie restent purs

Comme un privilège  
Les mots qu'il emploie  
Restent ce qu'ils sont pour nous chaque jour

Quel souvenir  
Quel savoir resterait alors immobile ?

## premières heures pour julian grimau

C'est par un taillis d'iris bleus qu'a débuté ce matin-là. Au pied du lit une écharpe d'iris : d'abord bleus pour les paupières puis s'enroulant toute mauve comme une poudre vers la fenêtre.

Ensuite et à nouveau le sommeil : comme une conquête sur le matin, le véritable sommeil, celui qui se gagne en plein jour. Alentour, perçues une seconde, une tiédeur de proverbe, la nuit trainant bas sur le dallage.

C'est alors le pur saphir de la gentiane, le bleuets de mer, l'alcool de neige, la douceur.

Huile d'amande et grandes eaux très douces : le réveil. Lianes en grappes, buissons de fraises, rayons d'abeilles. Vint au lit l'odeur des menthes aux fleurs roses.

Un pas sec traverse le fourrage. La nuit, très vite, recommence.

Cette nuit-là, vanneuse extraordinaire des houles du Vieux-Port ; la nuit, une autre mer, le sol même où s'appuie cette pointe aigue, soudain.

Cette nuit-là nous avons longuement parlé de fleurs, de la couleur, de la forme des fleurs, de la tige et du velours des fleurs, du langage des fleurs.

Cela venait de l'Espagne. Cela venait de Julian Grimau. Nous rêvions tout haut, le clapotis des vagues contre mille arbres continus chantant pour la forêt, nous rêvions tout haut de le sortir vivant de la mer, avec un costume de vraies fleurs, iris, gentianes et bleuets parmi les odeurs de menthes des navires à l'ombre.

Grimau, c'est une habitude chez nous de tutoyer les morts, et, de plus, tu étais mon camarade. J'ai appris ton nom alors qu'il ne t'appartenait plus. Alors qu'il allait de mains en mains, sur les pancartes, dans les ruelles et les usines, alors qu'il pénétrait peu à peu, difficilement, dans les maisons obscures où la gloire et le malheur sont trop souvent liés. Tu n'étais ni mon père ni mon frère ni mon fils pourtant nous étions accrochés au même terrain, serrés près des mêmes mâtures, issus du même chantier. Et comment ne pas prendre de haut les gestes du supplice ?

Tu es entré dans notre vie par le message du sang, le tien et celui de tes bourreaux. Tu y resteras. Les feux bleus de tes veines ne tomberont pas. La chair des meurtriers, elle, faiblira, leurs chemises flamberont, leurs enfants blémiront et resteront avec nous devant les cercueils ouverts.

Nous oublierons le feuillage violet qui dort sur les toits, nous oublierons les digitales, nous oublierons le vent et les pierres biseautéés, les notes souples de la lumière sur un lit défait, nous oublierons les mains tendues et la beauté des regards, nous oublierons tout pour surveiller leurs paupières de morts maudits, pour combler leurs cadavres des plaies de la haine et de la douleur amassées.

Premières heures où s'enfonce ton nom, premières heures avec ton histoire en un seul mot, dans l'éreintement du rêve. Quelle est la vraie, quelle est la fausse, quelle douleur attendions-nous? Ce bois fendu et quotidien? Cette rage? La gorge serrée comme une gourde dans la tête? A vouloir faire surgir la douleur telle quelle ce sont les mots qui tournent et qui vibrent sur le tympan, sur le carreau de la fenêtre, sur la peine elle-même, toujours inconnue.

Premières heures, après le sol en couronne et la mer secouée, premières heures avec les graminées comme des pailles, l'herbe des champs qui revient à la mémoire parce que c'est l'été, ou presque, et que j'aime les coloris d'humbles tisanes avec les cailles et les perdrix dans le chaume des prés, les touffes du soir. Premières heures avec les épines nouvelles de ta mort aux carrefours, avec ton réseau de violence à calquer, avec d'autres nuages pour les trains de l'aube.

La mémoire est une arme pour l'action. Nous n'oublierons pas qu'ils t'ont tué, Grimau. Nous n'oublierons pas qu'un instant tu couvris le monde de tes yeux, du vaste passage de tes mains au travers des fusils assemblés pour ta poitrine. Nous n'oublierons pas qu'un instant les gens et les choses s'appelèrent par ton nom. Je suis sûr que je n'oublierai pas et si je cède à l'appel du calcaire, si je reviens en moi où se décroche la fièvre, c'est aussi pour ne pas oublier.

Il vient toujours ce moment où se replie la colère, il est venu dans la brume, dans le souvenir des rencontres. Il a le goût de l'usure et se parque dans le coton, dans la rouille du fer, dans la peluche des paysages, sur les lèvres humides, dans les vêtements confortables. Mais il reste ouvert sur mille clous. Il cahote parmi les piétinements interdits, les zones froides, les métaux, les objets érodés qui se dissolvent en tas fauves et bruns, en crénelures, en pointes sèches...

Ils ne le tueront pas. Je disais : ils ne le tueront pas. Au loin déjà l'encre noire des acacias en pleurs se répandait sur les crabes verts. Nous disions : ils ne le tueront pas ; mais une étoile de plumes tournait autour de nos yeux. Et la mer baignait en nous, dans le sang des fusillés.

Ce samedi-là, il faisait bon pour les oiseaux, il faisait doux pour la poussière. Nous avons rêvé de sortir Julian Grimau vivant de la mer, avec un costume de vraies fleurs et de

solides racines de bruyère. Julian Grimau est sorti mis à mort de son costume. Ce ne sont pas de vraies fleurs que mettent à quai les rivages, ce sont cortèges d'écorces et d'écailles perdues.

Cela venait de l'Espagne, de l'Espagne aux armes maternelles avec l'ancienneté de ses villes qui dominent les étoiles, avec son cœur.

Espagne, Espagne haute, c'est une plante douce et terrible qui porte ton cœur, ce qui s'appelle ton cœur, une forêt de blessures, un feu, fleur des fleurs liée sur la braise à d'autres fleurs.

Ce samedi-là nous avons appris l'exécution. A la dernière heure j'ai marché, je me suis redressé, j'ai allongé le pas, j'ai suivi le silence, fier et couvert de gel.

Grimau, ton blason porte rosée sur fièvre, crinière sur mercure, et le voici chargé de fleurs, œillets sur lavandes, lilas, jonquilles et pervenches:

Que le soleil d'amarante et la mer de gentiane rejaillissent sur nous pour nous couvrir des fruits de la plus juste colère.

# hommage à nazim hikmet

Voici la lettre d'un jeune soldat. La présenter est presque superflu. Elle se suffit à elle-même et, telle quelle, par sa simplicité constitue certainement l'hommage direct, dépouillé, qui convient le mieux au souvenir du grand poète disparu.

« NAZIM HIKMET est mort, c'est écrit, et pourtant il n'y a personne avec qui parler pour endormir cette cruelle vérité. Un homme c'est peu, on le voit tous les jours dans les journaux. Mais pour nous NAZIM c'était beaucoup. Il avait su tutoyer les hommes au sein même de leur fraternité par le simple sourire de ses poèmes.

Je le voyais là devant moi répondant gentiment aux questions qu'on lui posait, et moi avec mes poèmes, timide, trébuchant, n'osant m'approcher de peur de paraître ridicule. Quelques mois ont passé et j'y pense encore immobilisé sur mon lit d'hôpital. C'était à la librairie du Globe, il y avait Abidine, Jean Marcenac, Pierre Daix et Charles Dobzynski, tous plus ou moins inconscients de ma présence. Puis prenant mon courage à deux mains je m'élançai vers lui. Je fus surpris de voir ce visage épanoui, large, au sourire permanent après tant de misère, tant d'années de prison, tant de supplices. Il appela Abidine, nous échangeâmes quelques paroles, me disant simplement qu'il était un peu plus âgé que moi et qu'il pouvait sans doute me donner quelques conseils. Cette simplicité me déconcerta et restera profondément gravée dans ma mémoire.

Maintenant c'est à nous de continuer son idéal, notre idéal en prenant son cœur comme exemple. »

arbre de Noël

Au Sud du golfe de Finlande  
la nuit, près de la mer brumeuse,  
Un arbre de Noël tout en guirlandes,  
un arbre de Noël,  
cerné de tours gothiques.  
Les blasons des chevaliers teutoniques  
et les cheminées d'usine.

L'arbre de Noël chante des chansons d'Estonie,  
sur une place enneigée.  
Un très grand arbre de Noël, effilé, tout en guirlandes.

Tes cheveux sont de paille blonde, tes sourcils bleus,  
Tu es dans la boule rouge  
Et c'est moi qui t'ai accrochée après y avoir enfermé  
ton cou blanc, long et rond.  
Je t'ai mise dans la boule rouge avec mes soupçons,  
avec mes espoirs, avec mes paroles, avec mes caresses.  
J'ai accroché la boule rouge à tous les arbres de Noël,  
à tous les balcons, à toutes les fenêtres, à tous les clous,  
à toutes les nostalgies, en t'y enfermant.

Pardonne-moi, je mourrai en te laissant là-bas.  
L'Estonie est le plus petit Etat socialiste  
Mais c'est celui où, par tête d'habitant,  
on lit le plus de poèmes,  
on boit le plus de vodka,  
où l'on s'intéresse le plus aux automobiles,  
Elle est célèbre par ses meubles et ses travaux de tannerie,  
et par sa chorale aux trente mille voix.

Je ne puis regarder dans les yeux d'un mourant  
j'ai honte.

Vivre m'est odieux quand quelqu'un près de moi agonise.  
Lucia meurt à Moscou, chaussée des Enthousiastes, dans un  
hôpital dont j'ai oublié le numéro,  
son visage est une vieille cuiller en bois,  
La pénombre se mêle à la neige fondante ;  
Les camions passent l'un après l'autre en secouant l'asphalte.  
Est-ce un reflet de la tristesse de Lucia qui ride mon front,  
ou bien la mort qui s'approche de moi ?



L'arbre de Noël chante des chansons d'Estonie  
sur une place enneigée,  
Pardonne-moi, je vais mourir en te laissant dans la boule rouge.

Il est en ce monde une chose incomparable  
et dont nul, sauf moi, ne connaît l'existence,  
C'est peut-être une plante, un animal, un mot, un métal,  
un rayon, peut-être d'une planète ?  
Il est en ce monde une chose qui vit pour toi,  
mais toi tu l'ignores.

Pardonne-moi, je vais mourir,  
et toi brisant la boule rouge tu sortiras  
sur une place enneigée.

Ce sera peut-être à Moscou ou bien à Talinn, ou bien à  
Léningrad ?

Tu descendras d'un arbre de Noël, sur une place enneigée.  
Mais moi depuis longtemps j'aurais emporté  
ce qui vivait pour toi.

Lucia meurt, son visage est une vieille cuiller de bois.  
Ce qui devait mourir après moi meurt avant moi  
Que c'est étrange.

La mort est sens dessus dessous après les grandes guerres.  
Les camions passent par la chassée des Enthousiastes  
en secouant l'asphalte.

Sur les affiches, les chiffres de l'année 1965 :  
charbon, tant de tonnes, pétrole, tant de tonnes, tissus tant de  
mètres.

Sur une place enneigée  
un arbre de Noël chante des chansons d'Estonie  
Parmi les tours gothiques noires,  
cerné par les cheminées d'usines



Mes frères,  
En dépit de mes cheveux blonds  
Je suis asiatique.  
En dépit de mes yeux bleus,  
Je suis africain.  
Chez moi, là-bas, les arbres n'ont pas d'ombre à leur pied,  
tout comme les vôtres, là-bas.  
Chez moi, là-bas, le pain quotidien est dans la gueule du lion  
et les dragons sont couchés devant les fontaines,  
Et l'on meurt chez moi avant la cinquantaine,

**tout comme chez vous, là-bas.**  
**En dépit de mes cheveux blonds**  
**Je suis asiatique.**  
**En dépit de mes yeux bleus,**  
**Je suis africain.**  
**Quatre vingt pour cent des miens ne savent lire ni écrire,**  
**et cheminant de bouche en bouche les poèmes deviennent des**  
**chansons,**  
**Là-bas, chez moi, les poèmes deviennent des drapeaux,**  
**tout comme chez vous, là-bas.**



**Mes frères**

**Il faut pouvoir atteler nos poèmes**  
**à la charrue du bœuf maigre**  
**Il faut qu'ils s'enfoncent jusqu'aux genoux**  
**dans la vase des rizières**  
**Il faut qu'ils posent toutes les questions**  
**Il faut qu'ils moissonnent toutes les lumières**  
**Il faut que nos poèmes tels des bornes kilométriques**  
**jalonnent les routes**  
**Il faut qu'ils soient le signal avant-coureur**  
**de l'approche de l'adversaire**  
**Il faut qu'ils battent le tam-tam dans la jungle**  
**Et tant que sur la terre un seul pays ou même un**  
**seul homme est esclave**  
**Et tant qu'il reste au ciel ne serait-ce qu'un seul**  
**nuage atomique**  
**Il faut qu'ils donnent tous leurs biens, nos poèmes,**  
**corps et âme, à la grande liberté.**



**On ira sur la lune**

**et même plus loin**  
**là où les télescopes ne perçoivent plus rien.**  
**Mais quand sur notre terre, dites-moi,**  
**nul n'aura-t-il plus faim ?**  
**nul n'aura-t-il plus plus peur d'un autre,**  
**nul ne commandera-t-il autrui,**

nul n'avilira-t-il quiconque,  
et personne ne volera l'espoir de personne ?  
Si je suis communiste  
c'est que j'ai répondu à cette question



J'ai semé mes mots sur la terre comme des graines,  
l'un dort à Odessa, un autre à Istamboul, un autre à Prague,  
ma patrie préférée c'est la terre.  
Quand mon tour viendra  
posez la terre sur ma tombe.

Il faisait penser à une rose dans le désert du Kara-Koum ; c'est là que je l'avais rencontré . à Tachkent. Pas Turc du tout d'apparence : blond, grand, les yeux bleus. Rien de conventionnel en général. Il m'avait installée dans la voiture officielle qu'on lui réservait, affirmant aux autorités locales que j'y tiendrais si peu de place que ça ne valait pas la peine d'en faire un drame. Il n'était, lui, ni officiel ni local. Il était humain, tellement humain.

Et comme il riait d'avoir découvert bien avant tout le monde la peinture de Volkov, cachée dans le vieux Tachkent, et dont il m'avait réservé la primeur : « des toiles cubistes de la période ouzbègue, tu te rends compte ! que personne n'avait eu la curiosité de venir chercher là. »

Sur scène, dans les réunions publiques, il parlait comme dans la rue, il racontait toujours ce qu'il aimait : la liberté, la vie, la poésie. Et dans la rue, il parlait comme s'il disait un conte. Il était le plus merveilleux conte vivant, « prenant la vie au sérieux comme le fait un écureuil par exemple ».

Quand il parlait de la prison, on comprenait et on se taisait ; on avait honte pour les autres.

A son dernier passage à Paris, je lui demandai quelques mots pour Action Poétique qu'il lisait régulièrement : « c'est la seule revue de jeunes qui soit valable en France ; il faut vous battre, utiliser tous les moyens de propagande du XX<sup>e</sup> siècle, comme le fait Coca-Cola au besoin. » Au café, où il m'avait fixé rendez-vous, je craignais qu'il ne me reconnût pas tout de suite après cinq ans, mais il ne perdait jamais un visage de vue au cours des années et se retrouvait dans les rues de la mémoire. Il sourit. Ses yeux étaient d'ailleurs pleins de visages dont ils gardaient la lumière.

« Il faudra dire cela, tu vois : le poète est dans un aquarium ; il doit en sortir ; il s'isole et personne ne va plus à lui. S'il est maudit, c'est qu'il accepte de l'être. Il faut aller et dire la poésie. S'il n'y a pas de lecteurs c'est que le poète lui-même se désintéresse d'être lu. Faites des réunions bien sûr, des débats. Action Poétique c'est déjà un programme. Bien sûr, je la reçois. Continuez. Toutes les forces de gauche devraient vous soutenir. On ne prend pas assez au sérieux la poésie. »

Il disait encore : « Charlot, voilà, il est compris de tous ; la poésie doit pouvoir être traduite dans toutes les langues. Des images ça se traduit. Il ne faut pas faire de la poésie musicale. Je ne suis pas pour une poésie « nationale. » Mais il disait aussi : « en URSS, il y a un jeune poète qui chante des chansons, un peu comme Brassens. Il n'est pas encore très apprécié, mais il commence à s'imposer. La poésie aujourd'hui c'est aussi ça. C'est bon, Brassens, tu ne trouves pas?.. »

« Au théâtre, je fais parfois des concessions, mais en poésie jamais : j'écris toujours ce que je veux écrire, même si ça ne devait jamais être édité... » « La peinture abstraite ? J'ai lutté pour qu'elle soit acceptée, mais il ne faut pas en faire un système.

Aujourd'hui, la peinture doit s'humaniser ; on doit y voir un visage, tu vois ce que je veux dire ? Pas du réalisme - socialiste, non ! mais même dans le non-figuratif, on doit retrouver l'humain. »

Et l'humain est si délicat à manier. La première fois que j'ai rencontré Nazim Hikmet, il posait dans un couloir ; quand ce fut fait, il s'est tourné malicieusement vers moi : « Il a été bien attrapé pour faire mon portrait, celui-là, selon les règles du réalisme-socialiste. On lui avait dit : c'est un poète turc, alors il me voyait avec des cheveux et des yeux noirs, une moustache comme ça, et quand il m'a eu devant lui, il ne savait plus que faire : ou il me peignait tel qu'il me voyait et on ne le croirait jamais sans la moustache ; on lui dirait ça n'est pas un poète turc que tu as fait là, ou il me faisait « réaliste-socialiste » et ça n'était plus moi. »

# contre -

# champs

Le numéro : 2,50 F.

Abonnements :

5 n° 10 F.

10 n° 20 F.

numéro spécimen  
sur demande

Rédaction :

Gérard GUEGAN

4, Bd Sakakini

Marseille (4<sup>e</sup>)

C.C.P. Annick GUEGAN

2664-77 Marseille

Le N° 5 (Avril) vient de paraître :

au sommaire :

TOUTE LA VERITE

SUR LA REVUE « POSITIF »

ENTRETIEN AVEC

ROMAN POLANSKI

UNE ETUDE CONSACREE A L'ŒUVRE

DE HOWARD HAWKS

LE K. D'ORSON WELLES

SERGE EISENSTEIN

THEORICIEN DE L'ART MODERNE

POUR LE CINEMA PARALLELE

Les rubriques habituelles (gros plan,

Notes de lecture, Films)



A l'époque où Nazim Hikmet entreprit son combat de poète, la poésie turque était un moyen d'expression au service d'une poignée de « privilégiés », inaccessible au peuple. Les mots étaient bien « turcs », cependant la langue n'avait pas la saveur d'une langue poétique. C'était un langage figé, mort. La poésie turque s'était en fait détachée de la tradition ottomane, mais elle n'avait pas encore pu acquérir la vigueur propre à la langue du peuple. A cette époque-là, on ne connaissait pas encore les grands maîtres de la poésie turque. On ignorait Younous Emré, Karadja Oghlan, Pir Sultan, Dadaloglou. Personne ne se rendait compte à quel point le turc était, et pouvait être, une langue poétique, à la fois tendre et puissante.

Quand les poèmes de Nazim Hikmet parurent, ils créèrent d'abord un climat de grand étonnement. La surprise ne dura pas longtemps. La langue de cette poésie était neuve, riche et douée d'une force qui tenait du prodige. Le turc se régénérait en elle. C'est après Nazim Hikmet et grâce à tout ce que celui-ci créait d'authentique, de fécond, grâce aux moyens tout nouveaux qu'il apportait à la poésie turque, que la génération des plus jeunes poètes et écrivains put connaître à leur juste valeur ces grands maîtres. Sans les poèmes de Nazim, les intellectuels turcs n'auraient su apprécier, pendant encore longtemps, la saveur et la beauté de leur propre langue.

C'est grâce aux qualités dont Nazim Hikmet sut doter la langue turque que ses compatriotes retrouvèrent les grandes valeurs de la poésie populaire.

La vie et l'action créent une langue nationale. Les plus grands poètes de tous pays sont ceux qui ont su demeurer au milieu de la vie et de l'action du peuple. Nazim Hikmet était, avec ses conceptions philosophiques, son combat et toute sa personnalité, au centre de la vie et d'une immense action collective. Il voulait faire entendre sa poésie au peuple, aux grandes masses humaines. Il y avait de multiples moyens de faire entendre son message poétique. Il aurait pu s'adresser au peuple en imitant les formes d'expression adoptées par les grands poètes populaires. C'était la voie la plus facile, la plus fréquemment pratiquée depuis. Mais Nazim n'était-il pas un révolutionnaire ? Il tenait entre ses mains un puissant instrument : il savait manier sa langue et créer de nouvelles valeurs, de nouvelles traditions. Sa forte personnalité artistique lui fit choisir la voie la plus ardue, une voie qu'il devait tracer lui-même.

La forme et le style poétiques dont Nazim dotait la poésie étaient tout nouveau en langue turque. Au début, certains intellectuels s'opposèrent à cette voix de géant qui n'avait jamais retenti jusqu'alors, mais le grondement de la voix du jeune poète les réduisit au silence, et par-dessus tout elle parvint jusqu'aux masses qui avaient aimé auparavant Younous Emré, le derviche, et Pir Sultan Aptal. Bien que la forme poétique de Nazim fût insolite, toute neuve, le peuple l'assimila très vite et mit le poète au rang des plus grands des siens.

En l'année 1943, un tout jeune amateur de poésie populaire turque va glaner des poèmes dans un village isolé d'une région montagneuse. Il enregistre des contes, chansons, plaintes, et formulettes de la bouche des paysans, des jeunes, des vieillards, des enfants. C'est un



Page précédente : Nazim Hikmet, à gauche, et Charles Dobzyn  
Page suivante : Un dessin d'Odile Savajols-Carle





- Ci-dessus : Une vue de « Mourir à Madrid ».



Motin calme

O.S.C.

15.5.62

petit village d'une quarantaine de foyers, aux toits en terre battue, un hameau enfoui entre les rochers. Les habitants sont dans une misère extrême.

Le village est à 14 heures de marche de la bourgade la plus proche ; on n'y communique que par les chemins difficiles et dangereux creusés à même les flancs de rochers. Au cours de son travail, l'enquêteur est interpellé par une jeune paysanne : « Moi aussi », dit-elle, « je sais de tres belles chansons d'un grand poète. Elles ont la force d'attendrir les plus hautes montagnes et les plus durs rochers. » La fille récite et l'enquêteur note, mais il reconnaît, à sa grande surprise, que ce sont là des poèmes de Nazim Hikmet.

« Quel est le poète qui a fait ces chansons ? » demande le jeune enquêteur aux paysans.

« C'est un grand poète », répondent les paysans, dont les paroles sont dites et redites chez nous. Nos pères et nos grand-pères les ont chantées aussi Elles nous viennent de nos aïeux. Comment saurions-nous qui les a fait ? »

La jeune paysanne affirme les avoir entendues de sa grand-mère.

L'enquêteur est pris d'une vive curiosité. Comment, par quelle voie, grâce à quelles sources les poèmes de Nazim Hikmet ont-ils pu parvenir jusqu'à ce village et s'y incruste au cœur des habitants ? Comment, lui, poète de notre époque, participe-t-il à la gloire des bardes tels que le légendaire Korkout ou le sublime Younous ?

Le jeune folkloriste reconnaît un des poèmes récités par la paysanne : « Courez, je vous invite à faire fondre du plomb... » C'est un poème écrit au fond de la prison de Brousse. Comment se fait-il qu'un poème écrit depuis si peu de temps puisse être confondu avec des chansons vieilles de plusieurs siècles ? Le jeune folkloriste retourna plusieurs fois à ce village afin d'élucider ce problème, mais toujours il recevait la même réponse : « C'est un grand poète, un grand homme. On dit ses poèmes, et voilà tout. Nous les tenons de nos pères... » Il ne parvint jamais à résoudre l'énigme de l'infiltration des poèmes de Nazim jusqu'à ce petit village de montagne. Pourtant il arriva une certitude : Nazim Hikmet, tel une nappe d'eau souterraine, a imprégné le cœur de tout un peuple, avec ses jeunes instituteurs, ses gens de condition modeste, ses ouvriers et ses paysans. Pour eux, il est une de ces grandes voix sacrées comme il en a existé tant dans le passé, et ses poèmes sont lus, entendus, propagés de bouche à oreille. N'est-il pas étonnant qu'une poésie, souvent si subtile, soit chérie par tout un peuple que l'on qualifie trop simplement d' « inculte ? »

Oui, les hommes de la terre Anatolienne aiment la poésie depuis des siècles. Elle y a fait des prodiges. Les grandes révoltes paysannes de ce pays ont été scandées par les hymnes de valeureux poètes.

Maints chefs révolutionnaires ont eux-mêmes été des poètes en Turquie. Nazim est un de ceux-là, et sans doute le plus grand.

Et ceci, bien que sa poésie soit interdite en terre turque, que celui qui est trouvé en possession d'un texte de Nazim risque de cinq à dix ans de prison, voire les pires tortures. Aucune répression policière n'est capable de fermer les cœurs, de paralyser les mémoires aux vers de Nazim Hikmet, poète turc, poète de tous les peuples.

Un jour nous reprendrons la route ensemble  
 Samuel Beckett

Louis y va de sa petite longue putain de vidasse il raconte y va de son petit verre en se mordillant le bout des doigts les ongles en fumant des petits cigares cigarillos La vie d'un seul homme qu'est-ce que c'est il continue il raconte il explique rapporte recommence insiste appuie il a toutes les raisons du monde d'être ce qu'il est de vouloir ce qu'il veut mais le destin d'un seul homme lui dis-je Il ne faut pas Tu crois que c'est facile de à cet âge là je n'avais pas encore assez Le destin d'un seul devant les comètes les planètes les fusées les microbobes un seul enfermé dans sa boîte à bouillir tout seul dans sa boîte On devait les avoir stérilisées les cacahuettes les quaquahuettes dans la boîte de peanuts avant de les livrer à la consommation couleur beurre finement salées parfumées et blondes belles putes joviales et reluisantes floues vaporeuses ravissantes propres et parfumées sous le nez deux marches devant plus haut dans l'escalier étroit et parfumées Louis mal rasé enfumé client pas rasé douteux l'œil gras le cheveu pas lavé finement salées dans la petite assiette où je me graisse les doigts la cigarette lui fumant des petits cigares malodorants pas rasé dans l'escalier deux marches plus bas en-dessous des jambes parfumées épilées longues mouvantes écartées lui mal rasé douteux enfumé moi n'en parlons pas avec mon pantalon trop grand en velours marron les putes fraîches les filles rencontrées filles de mémoire muses sans pudeur à avoir nues et blondes dans la boîte la chambre de passe pour le plaisir de ce monde

enfumé

douteux

pour le dieu d'amour

mal rasé

l'œil le cheveu gras

le mégot de cigarillo posé dans un cendrier réclame  
 figurant ou rappelant un fragment

de vase précieux

fumant le mégot brunâtre sur le vase en fragment

précieux

Saphir

grenat

hyacinthes

émeraude

cornaline

cigarillo

perles préparées dans la rue en-bas offertes

d'odeurs

le mégot fumant sur le fragment ou le cendrier réclame

pendant le frai

Mieux vaut ça que la vie de Louis pêle-mêle les

années le vrai le faux l'exagéré le diminué l'enflé

Moi deux pas deux marches dessous dans l'escalier soulevant le

velours trop ample l'enlevant pour le dieu d'amour pour le plaisir tout

le plaisir de ce monde le mégot oublié dans le vase le fragment précieux  
la fille précieuse Rita envolée dans une explosion  
Louis me disant en s'arrêtant la main pointée vers moi l'autre dans la poche menaçante presque la main pointée vers moi Pas possible  
Pas Rita Tiépaquon Non  
Le plastiquage je n'invente rien que je lui réponds  
Il repart les deux mains à nouveau enfoncées violemment quel emmanché dans les poches du falzar du phalzar des phalles art des hectares plantés d'arachides il est pied-noir il ne comprendra pas ça Pourquoi Je suis mauvais juge me dirait Jackson des champs d'arachides des chants de cotons d'hévéa de soja où chantent des hommes et des femmes vêtus de blanc avec de larges chapeaux de soleil je suis mauvais juge penserait Jacqueson Murdepierres Jacqueson Juste bon à croquer les arachides quaquahuettes Tu fais un complexe mon pauvre ami avance Louis les mains les deux bourrées dans les poches de son phalzar d'emmanché en pleine nuit arpentant les rues et les rues tous les deux se racontant notre vie chacun pour soi pour tuer le temps lui moi pour tuer Rita et Pierre à grands coups de boîte de conserves PEANUTS sur le crâne jusqu'à ce qu'il éclate et que de la boîte également éclatée roule sur le sol sonore la tête d'un Angolais décapité par hasard par les Portugais voir photo ci-contre dans le plus grand respect des us et coutumes du pays une tête emmanchée les yeux mi-clos la bouche entrouverte extraordinairement vivante à première vue simplement un peu tuméfiée un peu décapitée un peu emmanchée et introduite dans la boîte ta tête tu lui ressembles Jackson Stonewall Jackson comme deux têtes de nègres deux pieds noirs deux types les mains dans les poches velours et flanelle grise qui arpentent les rues la nuit l'un pour tuer l'un ceci l'autre celà à grands coups de pieds dans le cul Louis Pierre Rita Jackson Stonewall à grands coups de palmatoria sur le blair

deux poèmes

Considérant de sang froid, impartialement,  
que l'homme est misérable, qu'il tousse et cependant  
s'accommode de sa poitrine rouge,  
qu'il sait uniquement s'alimenter  
de jours,  
qu'il est un triste mammifère, et qu'il se peigne...

Considérant  
que l'homme né du travail  
se transmet chef et rend un son d'esclave,  
que le diagramme du temps  
est constant diorama sur ses médailles  
et que, de longue date,  
sitôt entr'ouverts, ses yeux étudièrent  
la formule famélique de masse...

Comprenant sans peine  
qu'il arrive à l'homme de rester là à penser  
comme on se force à pleurer,  
et que, sujet à s'abandonner comme objet,  
il devient bon charpentier, sue, tue  
et puis chante, déjeune, se boutonne...

Considérant aussi  
que l'homme est vraiment un animal  
et que pourtant, il me frappe de sa tristesse en plein visage...

Examinant enfin  
ses pièces de hasard, son refuge,  
son désespoir, quand s'achève son jour atroce, effaçant tout...

Comprenant  
qu'il sait que je l'aime,  
que je le hais avec affection et qu'il m'est, somme toute  
indifférent...

Considérant ses documents généraux  
et scrutant avec des lunettes ce certificat  
qui prouve qu'il naquit tout petit...

Je lui fais signe,  
il arrive,  
et je le serre dans mes bras, ému,  
Et bien quoi, oui ! Emu... Emu...



Un homme passe, un pain sur l'épaule.  
Je vais écrire, après, sur mon double ?

Un autre s'assoie, se gratte, extrait un pou de son aisselle, le tue  
Avec quel courage parler de psychanalyse ?

Un autre est entré dans ma poitrine un bâton à la main  
Faudra-t-il parler de Socrate au médecin ?

Un boiteux passe en donnant le bras à un enfant  
Je vais, après ça, lire André Breton ?

Un autre tremble de froid, tousse, crache du sang  
Convendra-t-il de faire allusion au moi profond ?

Un autre cherche dans la boue des os, des coquilles  
Comment disserter ensuite sur l'infini ?

Un maçon tombe d'un toit, meurt ; fini de se mettre à table  
Innover alors, sur le thropé et la métaphore ?

Un commerçant vole un gramme à un client  
Parler, en conséquence, de quatrième dimension ?

Un banquier falsifie son bilan  
Avec quel visage pleurer au théâtre ?

Un paria dort, son pied au dos  
Aller, après ça, parler de Picasso à quiconque ?

Quelqu'un suit un enterrement en sanglotant  
Comment ensuite entrer à l'Académie ?

Quelqu'un nettoie un fusil dans sa cuisine  
Avec quel courage parler de l'au-delà ?

Quelqu'un passe en comptant sur ses doigts  
Comment parler du non-moi sans pousser un cri ?

---

Extrait de CESAR VALLEJO, étude et choix de poèmes par Claire Césa. ( Collection « L'aube dissout les monstres » dirigée par Pierre Jean OSWALD à la SNED - Tunis ).

sédimentaires

froid

J'avais froid. J'étais un mur  
Repoussant les reflets.  
Le lierre des regards d'autrui  
Ne pouvait s'attacher à moi.  
La nuit venue,  
Je prenais forme. Je tombais  
Jusqu'au soleil oublié  
Dans la flaque d'un souvenir  
Jusqu'au visage plus profond  
Qui retenait ma vie.

avec toi

Je vis avec toi sans te voir  
Ton sourire te cache  
Tes yeux sont un manteau qui tombe sur ton corps  
Tes mains une eau recouvrant ses noyés  
Je vois tes yeux tes mains et ton sourire  
Le miroir est parfait qui ne ment qu'à lui-même  
Je vois une lumière  
Où est le feu qui la nourrit ?  
Et ma nuit t'approche à pas lents  
Sans comprendre qu'elle est aveugle.

vie dans la vie

Vie dans la vie, eau parmi tant de gouttes  
Or répandu dans les ornières.  
La nuit je remonte le cours  
Des instants dilapidés.



## boussole

Je reviens toujours à la même courbe  
Au même point de musique.  
Je m'enroule en spirale  
Autour du vent ancien.  
J'hiberne  
Dans le bleu de l'habitude.  
Je peigne ma houle,  
Je me quadrille,  
Mais j'ai beau changer de géométrie  
Esquiver  
Regards et paroles  
J'ai beau déplacer l'aiguille  
De ce que je vois, de ce que je sens,  
Je tourne obstinément dans la même boussole  
Et le Nord que je marque est celui du néant.

## la ville

La ville nous abandonne un soir  
Avec ses rumeurs et ses lumières  
Et dans les maisons refroidies  
Un peu de jour s'attarde  
Sous les paupières des amants,  
Le sommeil chaud comme le sang  
Et l'amour qui se tait  
Dans les flammes éteintes.

## **l'issue**

**Un matin je fus seul à peser sur la terre  
De tout mon corps de toutes mes pensées.  
Il tombait une pluie noire depuis toujours  
Les oiseaux s'écrasaient aux vitres  
Et derrière la pluie j'entendais le soleil  
Qui grignotait comme une taupe  
Pour trouver une issue.**

## **la chambre**

**Je n'ai pas fait de mal. Je suis entré  
Dans la chambre où tu respirais  
Et l'eau de ton sommeil n'avait pas une ride,  
Pas un rêve perlant à l'écorchure  
D'un seul coup la nuit s'est fanée,  
Déliant la lumière,  
Pareille à ta bouche fermée  
Sur la dernière parole.**

## **le corps**

**D'un jour à l'autre, d'un jour à l'autre  
Je me retrouve dans mon corps  
Mais peu à peu je cohabite sous ma peau  
Avec un mort qui ne dit rien mais qui s'accroît  
De rêve en rêve.**

## le vieux - port

Marseille brille comme un chaudron de confiture.  
Le soleil descend préparant l'ombre sur le vieux port.  
Les enfants sales sont beaux comme des bronzes.  
Sentant le soir, les femmes ralentissent.  
L'eau verte clapote.

La même eau clapote contre les pierres d'Alger.

## paysage intérieur

Dans la chambre close, aux tièdes lumières, parmi les rideaux flottants de la musique, dort la femme, la partageuse.

Une légère sueur mouille les vitres, oppressant les fleurs jaunes inclinées sur le lit.

Des filles dansent autour d'un vase.  
En frottant du doigt la joue de la fenêtre, la nuit apparaît, guettée par le clocher, borne d'existence.

La lune aspire le cerveau rond des hommes.

Une montre inlassable bat. Les fleurs écoutent leur odeur et l'homme s'écoute dans la faible respiration de la femme endormie.

La différente, la compagne, dont l'amour partagé est le premier acte vers un être unique.

## conscience

Il y a parfois comme de grandes choses d'achevées.

La table est rangée, la chambre propre. Tout est calme, paré de quiétude. Il n'y a plus trace de tracas. Il n'y a plus que des amis. Plus besoin d'attitudes.

Les objets se regardent vivre. Il semble que tout soit prêt, que le repos arrive.

La paix aura la couleur du soleil. On pourra désirer le sommeil, mettre des fleurs dans les vases et comprendre les mots. Les livres seront des robes de jeunes filles.

Tout sera simple et frais, l'amour, la famille et le corps.

Parfois des nappes sereines entourent les épaules. Des buées rémittentes se posent sur le front. Le sang rêve, les mains s'adoucissent.

La conscience aiguise une perception universelle.

## le corps et l'âme

Pouvoir surpasser les flamboyantes odeurs qui épuisent la terre raisonnable de mon cœur.

Pouvoir poser mon œil radiant sur la volonté charnelle qui tourne la branche dans les veines du fleuve.

Pouvoir porter ma vie selon la joie d'autrui comme ces très vieux chemins morts, mais que les cheveux du printemps n'oublient jamais.

Mais pouvoir n'est encore et mon bras se lève pour des signes imprévus conduisant à des guerres ornées comme il convient.

## heliopolis

Allongé sur le sable, et la mer comme tapis.  
Autour plus aucun signe.  
Sans mouvement, une mouette frangée de lumière passa  
dans le bleu.

Au loin, très loin, la mer fusionnait avec le ciel.

Je ressentis que la terre était ronde et  
la beauté solaire étreignit mon cœur.

## éluard est mort

A travers la trame du brouillard venaient grelotter les  
bruits mécaniques et noirs, la peine à dos d'homme passait  
sur les chemins pourris.

Toutes les routes s'embourbaient,  
L'enfance s'étouffait de flocons,  
Le temps ne prenait plus le temps d'être parmi nous.

Et nous sûmes.

Les feux s'allumaient dans les prisons,  
Les femmes n'avaient plus de cœur au ventre,  
Les oiseaux se poussaient des ailes, n'osant aborder la  
braise blanche.

Ce fut un temps dur à tenter, maigre à sourire,  
La mort criait partout son plaisir épuisant.

Il fallut s'enfoncer la vie dans la bouche,  
pour sortir l'armée du rire, afin de gagner — comme il  
nous l'avait appris — la guerre de la bonté, où « chaque  
visage aura droit aux caresses ».

homme de trop d'espoir

Homme de trop d'espoir  
Souffle pur comme l'arc au poignet de minuit  
Tu n'as gagné que les douleurs que les supplices  
Le temps est venu d'en finir

Cœur vulnérable  
Continué dans le plaisir et la naissance  
Guerrier qu'abrite à peine  
Un bouclier tendu de cuir jusqu'à la proue de l'origine

Fourrure d'aube et de hasard  
Trop belle proie déjoue la hache des promesses  
Seul est digne de toi  
Le jour où le présent peut tenir lieu d'espoir



La pluie ruisselle sur les bâches  
La tristesse des riverains  
Tombe en averse de lueurs  
L'eau du fleuve coule de source  
Malgré les bêtes éventrées  
La nuit murmure par l'étreinte

L'accoutumance enracinée  
Taches d'huile sur l'eau stagnante  
Est emportée par le courant  
L'inapaisé pèse plus lourd  
Dans la balance du regard  
Epée soudainement jetée

L'éclair révèle son visage  
Le seul plaisir de se donner  
Quand les rameurs frappent la houle  
A la cadence de l'amour  
Le guetteur relève le gant  
Déjà l'angoisse dénouée



Le cri sur l'aile des créneaux  
Partager le pain sur le seuil  
Ouvrir les portes des remparts  
Sortir au devant des marées  
La ville émerge de la ville  
Jusqu'aux rives les plus lointaines



Vers une longue mais lointaine descendance  
Sans rien savoir des paysages  
Nous avançons creusant nous-mêmes le chenal  
Nous connaissons notre chemin sans le connaître  
Plaie refermée qu'il faut apprendre  
Souffle par souffle mot par mot pierre par pierre  
Il y a toujours une route où découvrir  
Les lointains chèrement payés  
Parmi les spasmes des grands vents frappant l'espace  
Je veux bien voyageurs avancer en aveugle  
Si chaque pas nous illumine  
Si chaque pas qui s'efface nous illumine



**LA VOIX  
D'EVGUENI EVOUCHENKO**

LDS 6024 (25 cm)

Grêle sur Kharkov - La femme  
et la mer - Babi Yar - Moscou  
marchandises - Et ensuite  
O doux tintements des glaçons  
La soupe à l'oignon

**LA VOIX  
D'ANDREÏ VOZNESSENSKI**

LDY 6022 (17 cm 33 t.)

La ballade parabolique  
Bains sibériens - La femme  
enceinte - L'automne à  
Sigoulde - Goya - La poire  
triangulaire - Aéroport de nuit  
à New-York - Le Chant des  
nègres - Les anti-mondes.

oiseaux de proie

Sur un grand pays de lumière  
Planent de grands oiseaux de proie  
Chacun semble y mener sa loi  
Les marchands et les militaires

Mais ce sont des oiseaux de proie  
Qui viennent sur de grands charrois

Dans la rue que l'été foudroie  
Marche l'enfant aux cartouchières  
On l'envoie faire ses prières  
A qui de droit à qui de droit

Le long des murs où l'ombre est chère  
Dorment les soldats de la foi  
Mendiants voleurs filles de joie  
Ils rêvent que vient la lumière

Mais ce sont des oiseaux de proie  
Regards d'acier peaux de panthère  
Armés d'étranges cimenterres  
Qui viennent sur de grands charrois

Casqués de peur noirs de colère  
Bottés de haine et de courroies  
Nouveaux chevaliers de la croix  
De quelle croix de quelle guerre

Mais ce sont des oiseaux de proie  
Qui viennent sur de grands charrois

Ils vont oublieux de leur mère  
Et de l'école d'autrefois  
Masquant de cuir leur propre effroi  
Ils vont bâtir des cimetières

Mais ce sont des oiseaux de proie  
Qui viennent sur de grands charrois

Ils se disent qu'après la guerre  
Le souvenir de ce grand froid  
Dans le corps alors que décroît  
Le cri des soleils qu'on enterre

Ils se disent qu'après la guerre  
On s'en ira on s'en ira  
Comme s'en sont allés naguère  
Les zouaves et leur chéchia

Mais ce sont des oiseaux de proie  
Qui viennent sur de grands charrois



Ils se disent qu'après la guerre  
Ils seront à nouveaux bourgeois  
Qui se souviendra que naguère  
Ils furent d'étranges soldats

Qu'ils furent d'étranges soldats  
Mélant la violence aux prières  
Ignorant même en ce combat  
CONTRE QUI ILS FAISAIENT LA GUERRE

Et ce sont des oiseaux de proie  
Qui viennent sur de grands charrois

Mais on ne quitte pas la guerre  
Comme une femme ou un emploi  
Sur ses terribles fils de fer  
Toujours on laisse un peu de soi

Alors au cœur de ces faux rois  
Nichés au fond de leur tanière  
S'élève comme une prière  
Contre le temps du désarroi

Et ce sont des oiseaux de proie  
Regards d'enfants et cœurs de mère  
Obéissant à quel enfer  
Qui titubent de désarroi.

Vous n'avez pas connu l'Adour  
Comme les métayers du bord de l'eau  
Pendant les corvées de marnières

On ouvrait dans son lit  
La bible des tribulations marines  
A la page blanche  
Où les chaux psalmodient dans les orgues du gypse  
A la page blanche des calcaires  
Sous l'astérisque des oursins fossiles

On y lisait à coups de pelle  
Echo des tempêtes premières  
Qui soulevaient l'abîme  
Le glissement d'argiles  
Baillonne un cri renversé  
Tire un linceul de terres blanches  
Sur la poitrine  
Couvre d'un plâtras mortuaire  
La dernière souffrance

Comme la houille un secret de feuillages  
La nuit blanche des marnes  
Garde l'empreinte creuse

La colère prend racine dans le calcaire  
La colère durcit le silence des buis

Le temps se fige  
Sur l'homme tranquille  
Comme un signet  
Il n'irait pas chauler la jachère

Tous les chemins des pauvres  
Ne les menaient jamais  
Qu'au bout de leur malheur

On ne savait pas encore  
Partager le joug de sa misère  
Pour en faire un levier

On n'avait pas de perche à briser la solitude  
Comme un verglas sur l'abreuvoir  
On crevait de soif

Vous n'avez pas connu l'Adour  
Comme les métayers du bord de l'eau  
Pendant les corvées de pierres

On arrachait du fleuve  
Les galets ruisselants  
Comme une montée de larmes  
Pour en paver tous les chemins  
Qui enchaînent vos pas

Ils avaient la durée des boulets de forçat  
Le poids d'un cœur qui se ferme  
Sur sa chaleur latente

## **biarritz**

Sur les brisants noirs  
Qui cardent la toison des mers  
Jette  
L'ancien miroir des mensonges d'amour  
Brise en morceaux  
Ton visage aux yeux fermés  
qui regardaient la mort

Sous les tamaris étrillés de vent  
Ce n'est pas vrai qu'il faisait bon dormir  
L'île d'azur au cœur les pupilles mêlées

Je pense aux maçons qui scellèrent  
Un sourire de femme au large  
La vie sauve

Une chaleur de varech aux poumons  
Un goût d'algue et de saumure aux lèvres  
Le pêcheur de baleine avait harponné  
Les arborescences d'eau

Ce n'est pas vrai qu'il faisait bon mourir  
Dans la « Chambre d'amour » qu'envahit la marée

Je ne veux pas dormir quand l'orage secoue  
Le nom des fusillés sur les murs de la ville  
Je ne veux pas mourir les yeux bandés de sable.

chanson d'aube

Il est trop nuit encor  
il est trop chèvre-feuille  
pour que tu quittes la maison.  
Le guet chanteur d'aube  
les oiseaux tapageurs  
dorment à belles paupières.  
Seul un coq se rêvait soleil  
pour troubler l'eau de nos rêves  
et les caresses de nos lèvres.  
Ne le suis pas dans sa lente montée du jour.  
Il te tuera.  
Dors, la nuit est douce  
et les fleurs qui n'ont pas de formes  
s'exhalent toutes entières  
et se tendent d'odeurs  
comme une mer phosphorescente  
s'entr'ouvre sous la lune.  
Promène-toi dans mes rêves  
mais ne me quitte pas encore.  
Dors, un jour le château  
de nos plaisirs ne sera plus  
qu'une chanson d'aube.

Mais déjà la mer se retire  
abandonnant comme coquilles vides  
des souvenirs à cheveux blancs  
que le sable mange de mémoire  
Fais ce que tu voudras  
ça n'a plus tellement d'importance.

chaque jour est unique

Métamorphoses de chien-loup  
Mort très lente  
le soleil n'en finit pas de changer de couleur,  
angoissant les oiseaux.

Encore un jour  
que nous ne vivrons plus jamais.

Ne laisse pas s'alourdir  
entre nous le poids mort des jours  
et s'enneiger l'attente des caresses.  
Chaque heure sûrement nous sépare  
mais plus sûrement tous ces jours  
que nous n'avons pu vivre ensemble.

Danger d'aube renouvelable :  
Demain diffère.

## fenêtres

J'ai conjuré les murs trop blancs  
avec une imagerie de rêve  
J'ai confondu le désespoir  
avec son horloge de nuit  
et attendu longtemps que revienne  
le bel incendie sommeilleur  
et les grands blés du Pont-Marie.

La ville était construite  
au carrefour des suicides  
Elle fermait les yeux  
sur beaucoup trop de misères intimes ;  
de beaux yeux scandaleux  
montés sur pilotis et sur jalousies vénitiennes ;  
des fenêtres fardées d'un géranium  
comme d'une musique immobile  
ou bien d'un linge défendu.

Toute la joie des enfants dans la rue  
n'effacera pas la mort d'un homme  
craché d'une fenêtre boulevard Maurice Ravel.

# DAN

Les Disques - Chaînes haute fidélité

**G. MILLÈTRE 1<sup>er</sup> Prix du Conservatoire de Paris**



vous enverra avec plaisir son bulletin critique des meilleurs disques et la revue mensuelle des **CAHIERS DU DISQUE...** ainsi que tous les disques susceptibles de vous intéresser.

11, Rue Jacob — PARIS (6<sup>e</sup>) - DAN 18-25

deux poèmes

*Je dis mes mains étrangement intactes  
où le matin écrase de fragiles velours*

*je dis la cuirasse étonnante des saisons  
les fruits aux sèves diamétrales*

*la belle l'épaisse nudité  
dardant le gel sonore de tes seins*

*je dis la source où s'inscrit la mer  
la diamante l'ocellée la très-vive  
et la touffeur de l'ombre  
où se suspend la lourde artère des vergers*

*Tu m'abandonnes aux foudroyantes solitudes  
dans l'air torride du poème  
tu m'obliges à ce très dur voyage*

*Je mendie des pas à l'écœurante immobilité des routes  
portant ce long sac d'horizons mouillés  
ce pesant stalactite d'écume*

*Cadencé le vertige  
tu en purifies le sel, en complètes la feinte diagonale  
tu mélanges les harmonies  
les subtiles dissonances  
Tu édifies un feu où règnent nos visages  
d'une abondante et claire vérité*



*la mer descend jusqu'à nous  
portant ses rives  
ses pieds me font mal Me gravent  
Du plus loin venu  
ce bouclier d'odeurs dans la houle des maisons*

*Le sang creuse s'abat dans la clef limpide des yeux  
Et seul Rien La neige étroite du silence murant les mots  
et ce  
cri  
long comme un clou  
fixant la vigne*

*Je dis la nuit  
diamant pourri dans le vitrail des ormes*



*Souviens-toi d'un matin plus haut que la montagne, à  
l'heure native où sur le tain fragile de l'air ces grues  
tracèrent du tranchant de l'aile un message éclatant dont  
j'ai perdu les mots*

*Souviens-toi des vitraux de sapin dans l'automne.  
L'indulgente splendeur de tes mains posées à même la  
pluie rapide  
à même l'herbe  
Sur la frissonnante fuite des chemins.*

*Ton seul sourire  
et toute rédemption promise le monde multipliait  
pour nous le vertige de ses fenêtres  
Tu inventais la mer  
Simplement  
Comme on goûte à un fruit*

*Souviens-toi de ce matin devant tant d'autres  
pour l'opaque sérénité qui luisait sur mon sang  
pour le ruisseau crépusculaire de tes yeux où je  
lisais ton pur destin :  
Ombre assoupie sous les harpes du gel.*

*Heure inoubliable d'un vivifiant délire morte partout  
ailleurs qu'en nous  
Plus belle  
que le pouvoir des mots  
que l'argument acéré de tes yeux  
que tous les sortilèges de la vérité physique.*  
**JE PROCLAME L'URGENTE NECESSITE DE LA FOLIE !**

# **minute de police**

Le texte que voici est authentique. Il constitue la première partie d'un interrogatoire.

Je me nomme R.A., né le 25 mai 1924 à ISTAMBOUL (Turquie), fils de A.O. et de ?..

Je suis apatride.

Je suis sans profession.

Je suis sans domicile fixe, logeant actuellement dans un ancien blockhaus.

J'ai accompli mes obligations militaires.

Je ne sais ni lire ni écrire le Français, mais je sais signer.

J'ai été plusieurs fois condamné pour infraction à un arrêté de refoulement et pour vagabondage...

Je n'ai jamais connu mon père. Quant à ma mère, elle a été tuée sous les bombardements en Allemagne. Ma femme s'est suicidée en Allemagne. Mes deux enfants, âgés actuellement de 12 et 10 ans, sont dans une institution religieuse en Allemagne.

Par ma situation d'apatride, et étant sans aucune pièce d'identité, je ne puis trouver un emploi quelconque. Je suis sans ressource et suis sans domicile fixe. Je suis en somme un « clochard ».

Je ne puis d'ailleurs me livrer à aucun travail.

J'ai le bras droit et les deux jambes brisés à la suite d'une attaque, il y a de cela 7 ans. J'ai eu les membres brisés à coups de barre de fer. Mes agresseurs m'ont volé une somme de 3 millions d'anciens francs, tous mes vêtements et mes pièces d'identité. Je venais d'Allemagne. A cette époque j'étais fortuné. J'ai déposé plainte en son temps. J'ai été hospitalisé plusieurs mois. »



La fin de la guerre d'Algérie pose avec une urgence manifeste la question du terrain de manœuvre d'A.P. Le conflit, qui si longtemps nous mobilisa, terminé, le danger fasciste moins apparent, les chances d'un regroupement démocratique s'accroissant, les termes de notre problème sont clairs : que doit devenir A.P. ? Quel sera son rôle, son orientation ? Les débats qui ne manqueront pas de se produire lors de nos journées de rencontres de septembre, à Buoux, nous permettront sans doute de préciser les divers points d'une réponse à ces interrogations. En premier lieu A.P. doit demeurer, me semble-t-il, ce lieu d'expression où se retrouvent les démarches et les tempéraments de la nouvelle poésie. L'orientation générale je ne la conçois, pour ma part, que vigoureuse : une lutte contre toutes les formes d'aliénation, les misères, les ségrégations, les tares et les erreurs. La levée des interdits passe par cet affrontement avec les insatisfactions, les faux stimulants, les illusions de la démythification verbale, l'imagerie exsangue d'une époque de dâreté qui favorise le triste réseau des enfers individuels, les amenuisements, les dissimulations, la permanence des conformismes par l'oppression et le mensonge, le foisonnement des artifices.

Ce combat ne peut se concevoir qu'avec une équipe dynamique, capable d'utiliser un langage propre à frapper puis à véhiculer des valeurs véritables. Une équipe en état d'alerte devant ses renoncements, ses naïvetés. Pour cela il convient de définir nos positions sur le plan politique. Dans l'immédiat elles pourraient se résumer ainsi : mettre à bas tout ce qui s'oppose à une démocratie véritable.



L'article publié par Oliven Sten dans notre précédent numéro nous a valu de vives réactions. Il est bien évident que ce texte exprimait les points de vue de son seul signataire.

On peut, certes, s'interroger sur le fait de publier un tel article, presque uniquement politique, dans une revue littéraire et penser que la confrontation ne doit pas s'étendre, du domaine poétique, à celui de l'idéologie. On peut marquer le risque qu'il y a, ainsi, d'accentuer les divergences, d'ouvrir de vaines controverses, de faire sortir A.P. de son champ spécifique d'activité. La publication de ce texte nous aura permis de réaliser nos limites, d'évaluer nos possibilités.

Je ne reviendrai pas sur la plupart des opinions émises par Oliven Sten. Avec leurs contradictions, leurs paradoxes, les affirmations de notre ami relèvent le plus souvent de ce qui justement nous différencie sans être un obstacle à l'œuvre commune.

Mais une certaine apologie du gaullisme est à reprendre.

Je ne vais pas me livrer à une analyse économique et sociale, il est évident que cet ennemi poursuivi, le gaullisme l'incarne, avec son arrière plan factieux, sa bombe atomique, ses amis S.S., ses attaques contre le droit de grève, ses manœuvres courtoises, ses tâtonnements, sa répression, son goût émollient pour le bavardage, l'auto-félicitation, la pratique des alibis, des routines, des improvisations désuètes, du terne et du médiocre. Oliven Sten oppose de Gaulle aux gaullistes. Il différencie l'U.N.R. et son chef à peine occulte. Il cède ainsi au presti-

ge de l'individu et ce prestige lui cache la réalité politique.  
Il fait une concession à notre pire ennemi. Les approximations politiques qu'il défend engendrent des mécanismes métaphysiques qui vont à l'encontre de ce que nous savons être sa volonté profonde.  
Car s'il est une plate-forme politique d'union pour les animateurs d'A.P., c'est bien le barrage au gaullisme et l'attaque.



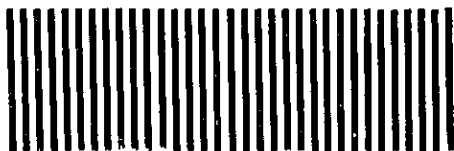
On ne choisit pas toujours les distances sur lesquelles on se confronte. Nous avons choisi les nôtres. Militants des formations politiques de gauche, partisans qui restent sur leurs gardes ou jeunes écrivains simplement attachés aux valeurs fondamentales de l'humanisme, notre travail de poètes reste intimement uni à nos options de citoyens. Dans le même temps nous nous efforçons, sans y réussir toujours, à nous tenir loin de tout souci d'agitation élémentaire. Nous tâchons de ne rien céder par hâte ou confusion, de n'opérer aucune réduction, aucune soustraction dangereuse.

Une extrême sensibilité à l'événement, à son importance comme à sa portée révolutionnaire, mais aussi un attachement violent à la recherche, aux vertus de l'imagination et du verbe, voilà, à mon sens, notre initiale confrontation.

---

*entretiens*

21, RUE L'EMBERGUE - RODEZ



HOMMAGE A LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE



Suzanne Arlet a traduit vingt-trois poètes polonais, réunis en un essai d'Anthologie de la jeune poésie polonaise, sous le titre « Vertige de bien vivre ». (1)

L'Action Poétique a publié dans son n° 16 quelques uns de ces poètes et nous les retrouvons avec plaisir dans un ensemble beaucoup plus vaste et représentatif. Une préface du poète Mikataj Bieszczadowski ouvre le recueil ; ce texte a le mérite de situer brièvement la poésie polonaise, ses origines actuelles et les auteurs présentés ; l'absence d'école poétique mais le caractère original de cette poésie « dont une des expressions caractéristique est d'être liée intimement à la poésie occidentale, en même temps qu'elle plonge dans l'Est par de nombreuses racines. »

A peu de choses près, mes préférences vont aux poètes que nous connaissons déjà par la publication dans cette revue : Ficowski, Brandstaetter, Herbert, Czycz, Hillar, Drozdowski, Rozewicz... mais nous découvrons un plus grand nombre de poèmes et d'autres poètes tels que Czajkowski. Je ne peux résister au plaisir de citer son très beau « Signe de la nuit » ;

jugulé avant ma conception  
sans encore apparaître je portais déjà  
le tatouage nouveau sur moi  
On me changeait de peau avant mon arrivée

Et comment ne pas arler aussi du poème de Szyborska :  
« Le camp de la faim sous Jaslo »

L'histoire arrondit les squelettes au zéro  
Mille et un, c'est toujours quand même mille  
C'est un, c'est comme s'il n'y en avait pas eu du tout...

Poésie de la mémoire, poésie de la guerre, poésie religieuse, il faudrait tout transcrire de cette anthologie bien vivante, où le lyrisme l'emporte — et c'est tant mieux — sur les autres formes d'expression. Les traductions me paraissent excellentes, bien que je ne suis pas qualifié pour juger de cela, mais du moins on ne ressent pas la gêne éprouvée parfois devant certains textes étrangers. La traduction, surtout en poésie, est question de contact, de sensibilité, d'épiderme. Je sais gré à Suzanne Arlet d'avoir su faire passer le souffle.

Ce qui n'est pas le cas de Paul Chaulot, par exemple, dans les traductions qu'il a données d'Evtouchenko. Heureusement nous avons Vitez ; mais je m'écarte de notre sujet. Un seul regret dans cette anthologie ; que la brochure soit mal présentée : pages détachées, mal découpées. Guy Chambelland publie pourtant une revue : « Le Pont de l'Épée » qui a une autre allure.

Je signale en terminant qu'un poème de Jerzy Ficowski, « Lettre à Marc Chagall » a été présenté à la R.T.F. sous forme d'oratoire, j'ajouterai simplement que je considère ce poème comme un des plus beaux qu'il m'ait été donné de lire.

(1) Numéro Spécial du « Pont de l'Épée » - Guy Chambelland éditeur.

Après Rimbaud, Verlaine et Apollinaire, voici Eluard au Livre de Poche, en un volume double dont la préface — inconscience ou provocation — ? est d'Alain Bosquet. S'il est réjouissant qu'enfin Eluard atteigne, je ne dis pas LE plus large public mais un public PLUS large, il est aberrant d'avoir confié le soin de ce qui aurait dû être en quelque sorte une introduction à la poésie éluardienne au sire Bosquet, un des chevaliers de l'Ordre de la Préface. Car cette glose qui ouvre le choix de Poèmes n'est pas seulement vaine — et on lui eut facilement pardonné — mais elle est scandaleusement tendancieuse et c'est beaucoup plus grave ! « Il est le seul qui ne pose pas de problèmes inutiles. Penser n'est pas son fort, spéculer ne lui convient point ; construire solidement n'est pas dans ses goûts », écrit Bosquet d'une plume allègre. Quelque chose comme un poète pour bandes dessinées, quoi. D'ailleurs (et Bosquet n'a pas le vertige !) « sa voix ne s'élève pas très haut » : ça vous suffit comme échantillon de probité intellectuelle ? L'eut-on choisi par erreur, la simple honnêteté lui commandait de se récuser, car peut-on parler de ce que l'on ne sait ni comprendre ni aimer ?

Mais basta ! Eluard est au Livre de Poche, et, en 430 pages, le lecteur trouvera bien raison de voir là autre chose qu'un poète de la tendresse « à la syntaxe relâchée » !

Ce qui compte, et il n'était que temps, c'est que désormais une œuvre des plus puissantes, des plus humaines et des plus NECESSAIRES aux hommes d'aujourd'hui, une des voix les plus hautes de notre temps, reçoive cette suprême consécration : une édition populaire, coûtant peu et se trouvant partout.

Cette sortie dans la collection du Livre de Poche, dont le catalogue poétique, diablement sous-alimenté, n'est constitué que de quelques rares valeurs commerciales « sûres », m'amène à constater avec quelques appréhensions les éditeurs abordent les ouvrages de poètes, si connus soient-ils, il faudrait dire « si morts soient-ils ». Car avec plusieurs centaines de volumes parus, le Livre de Poche en est en gros à son cinquième poète, et voilà qui situe assez bien, entre autres indices, la place qu'occupe la poésie dans la vie française.

Le mal premier dont souffre la poésie en France n'est pas tant le défaut de public, comme on l'a dit si souvent, que le défaut d'éditeur, ce qui est une toute autre chose. Les jeunes poètes ne disposent d'aucune audience profonde parce qu'ils n'ont pas les moyens de se faire entendre et que, d'ailleurs, on n'a aucune envie de les entendre et de les laisser parler. (ON étant ici un pronom gouvernemental).

D'autre part, il serait vain de nier la désaffection du public à l'endroit de la poésie, et utopique de croire que le salut viendra de l'éditeur-libraire. Il y a depuis vingt ans, pour parler d'une période dont nous sommes témoins, un implacable processus d'aliénation de la sensibilité dont toute une presse, un culte de la vedette et une certaine littérature donnent l'image et la hauteur.

Cette aliénation de la sensibilité n'est au fond qu'une aliénation de l'intelligence tout court. Le sabordage de l'école laïque, le délabrement de l'Université et la misère de la recherche scientifique procèdent d'une même politique qui tend à ravalier le citoyen au niveau du sujet et l'intelligence française à celle des colonels.

Dix ans après sa mort (si ce mot peut signifier quelque chose, et il est simple de le constater en jetant un regard sur la production de quelques morts-vivants qui sont ses exacts contemporains) Eluard reste pour nous — qui voulons une poésie accordée au pouls du siècle — une de ses sources les plus fécondes et les plus pures.

Cet anniversaire, un peu dépassé dans le temps, doit être l'occasion de situer notre génération par rapport à une œuvre dont, à des titres divers, nous sommes tous plus ou moins légataires.

L'heure est venue, je crois, de répondre par une étude critique ambitieuse et exigeante, à cette brûlante question : ELUARD et NOUS.

## éluard à la légère

| pierre guidi

Vient de paraître en livre de poche : Choix de poèmes, de Paul Eluard. Rien à dire de ce choix, si ce n'est qu'il groupe la plupart des principaux poèmes d'Eluard, depuis « Le Devoir et l'Inquiétude », au « Château des pauvres » écrit peu de temps avant sa mort.

Non, rien à dire de l'ensemble de poèmes, le sujet de cette chronique étant la préface d'Alain Bosquet qui donne une idée fautive d'Eluard et de sa poésie.

Qu'il nous le présente personnifiant la tendresse, je le veux bien, mais qu'il l'édulcore à ne plus faire de lui qu'un poète de l'à peu près, un « Verlaine du XXème siècle », et ce qui est plus grave, qu'il suggère tout au long de sa préface, qu'Eluard était un être très doué, malin, opportuniste en un mot, et traversant les périodes de crises sans souffrir, est proprement inacceptable.

De plus la présentation de la poésie est inénarrable ; les adjectifs : flou ; délicieux, séducteur, élégiaque, abondent sous la plume d'Alain Bosquet « musique un peu molle... du Mozart avec, ici et là, une plainte de Duke Ellington ».

Continuons notre lecture ; saviez-vous qu'Eluard lorsqu'il écrivait *n'oubliait pas*, je souligne parce que Alain Bosquet répète cela deux ou trois fois « n'oubliait pas qu'il deviendrait le continuateur de Joachim Du Bellay avec ses douceurs mélodieuses, de Ronsard avec ses nostalgies tempérées, de Musset avec sa gamme de soupirs... d'Apollinaire avec ses rengaines d'un autre temps ». Evidemment Eluard s'inscrit dans la lignée des poètes français, mais la manière dont Alain Bosquet l'y introduit n'est pas très sérieuse.

Et si Eluard était tout simplement lui-même, un poète qui a trouvé son langage propre, qui est devenu depuis, « un phare » au sens où l'entendait Baudelaire ; assurément Alain Bosquet n'y pense pas, puisqu'il ajoute en terminant, que « la voix d'Eluard ne s'élève pas très haut ». En ces temps où son influence est sans cesse grandissante où il existe un univers Eluard, comme existe l'univers de Rimbaud, de Reverdy, cette affirmation témoigne d'une certaine malhonnêteté.

Omettre d'ajouter que l'on découvre parfois dans le langage d'Eluard, l'expression la plus achevée, la plus sobre de l'image poétique, cette fameuse « évidence poétique » qui fait d'Eluard l'un des plus grands poètes contemporains est absolument impardonnable.

Pour Alain Bosquet, ce qui se conçoit bien ne s'énonce sans doute pas clairement, puisque Eluard « ne mobilise pas les forces cosmiques » si chères à la poésie dite moderne dont participe Alain Bosquet ; du poète de « liberté », de « Capitale de la douleur », du « Rendez-vous Allemand », de celui qui chanta la bonté et l'amour, la fidélité, « le dur désir de durer », il dit : « penser n'est pas son fort... ses textes donnent justement l'impression d'un irrésistible à peu près, où l'on se noie volontiers, mais où l'on ne découvre pas le trésor qui satisfait l'esprit ». Il faut donc juger cette préface dangereuse, parce que destinée à une édition populaire et s'adressant à des lecteurs non formés, je pense ici à ceux connaissant Eluard par oui dire, quelle conception se feront-ils du poète et de sa place dans la poésie moderne.

Mais sans doute rectifieront-ils d'eux-mêmes le jugement de Bosquet, la jeune poésie vit sous le règne de Paul Eluard ; au-delà de sa mort, sa voix nous parvient de plus en plus distincte, de plus en plus profonde, belle et bonne, utile en un mot :

*Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné  
Un feu pour être son ami  
Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver  
Un feu pour vivre mieux.*

---

# chorus

7, rue darcet - paris (17<sup>e</sup>)

la revue politique qui donne le plus de place à la poésie

---

# promesse

animateur : j. c. valin. lamerac. charente

Lorsque d'un pas lent foulant les fleurs des adieux, les hommes des Brigades Internationales quittent Barcelone, lorsqu'un grand noir américain se perd dans la cohue de la gare de Madrid, s'arrachant vivant à l'Espagne pour laquelle il avait accepté de mourir, lorsque les longues colonnes sombres de réfugiés atteignent la frontière française, lorsque, dernier coup porté à ceux qui se sont battus, des foules lasses saluent FRANCO comme on accueille la fin d'un cauchemar, sans deviner que ce sommeil de la raison auquel elles s'abandonnent devant le vainqueur du jour, va les plonger dans le cauchemar cotonneux du fascisme, lorsque tout est dit enfin et que ne restent plus de l'Espagne que ces images noyées de brume où la vie aujourd'hui s'étouffe, lorsque tout espoir est perdu de voir le film « bien finir », il reste alors, au spectateur, que l'impuissance devant l'histoire faite hors de lui a paralysé, à réécrire cette histoire, à la prolonger plutôt, se libérant par l'action de la passivité de son attitude de témoin.

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir aujourd'hui, en 1963, une autre façon de recevoir un film comme « Mourir à Madrid » ; et qui pourrait expliquer autrement le retentissement qu'il a eu dans la vie politique française, sinon parce qu'il était, plus qu'un témoignage sur des événements accomplis, une arme à saisir pour influencer sur les événements à venir, à ce moment de sa sortie où l'on pouvait commencer à entrevoir la fin de ce sommeil de 25 ans de l'Espagne. Il n'y a en effet que le cinéma, art du présent sans cesse revécu, du geste rendu comme s'accomplissant toujours à l'instant même, pour opérer chez le spectateur ce double mouvement d'abattement d'abord devant l'irréremédiable avec lequel il est confronté, s'inscrivant dans un monde qui ne lui offre pas de prise, d'action ensuite sur son monde réel sur lequel il peut, à sa mesure, peser.

C'est dire que, toujours justifié à la seule condition que celui qui le réalise ne le fasse pas pour falsifier l'histoire, le film de montage, utilisant des « actualités » prises par les contemporains d'un fait, avec une œuvre comme « Mourir à Madrid », touchant à un ensemble d'événements qui n'appartient pas définitivement au passé — comme, par exemple, la guerre de 14-18, ou, dans une certaine mesure, la dernière guerre — mais qui, se prolongeant dans notre présent nous laisse la possibilité d'intervenir, devient un appel à l'homme pour qu'il prenne en mains son destin.

Et l'on ne saurait assez louer dans ce cas précis, la discrétion, à quelques effets près, d'un commentaire qui laisse l'image seule dire : « Voici ce qu'ont été les choses, une fois et dans des conditions données », pour que chacun puisse compléter : « Faisons que par nous elles aillent désormais autrement ». Dans cet apparent effacement des auteurs, devant l'événement, devant le document, réside en effet la force de ce film qui est, pour les générations postérieures à la guerre d'Espagne, beaucoup plus qu'une leçon d'histoire.

C'est comme une invite à lui donner la « fin heureuse » qu'il ne pouvait encore avoir, la fin heureuse qu'imposera l'histoire, qu'il a été conçu, dans cette sympathie de bout en bout manifestée par Frédéric Rossif pour l'Espagne républicaine, et c'est bien ainsi que nous devons l'accueillir.

Serge Pons tient sous ses yeux gris toutes les forces déchainées de la couleur et de l'arrangement de ce monde. Nature ou pas, sous le sourire énigmatique. Les objets rentrent en eux-mêmes.

Pons ressemble à ces prédicateurs d'apocalypse, à ces alchimistes, à ces libertins dont vient sans doute son art. Les lignes et les couleurs sont pour lui instruments de passion. Son œuvre est une clameur, il sait que rien au monde n'est médiocre, son œuvre est une parole. Ce qu'il dit ne s'entend pas dans le désordre, ni dans la naïveté, ni sous d'étroits principes ; Serge Pons est aussi un peintre libre qui a choisi pour sa peinture le chemin le plus difficile : le catharisme ; non par sècheresse d'âme, mais par pureté de cœur. La plupart de ses compositions ont l'accent des peintures du Trecento, de ces peintures d'avant la facilité et le bavardage de la Renaissance.

Formellement, le travail de Serge Pons se situe après l'Abstrait, je ne dis pas au delà, car cet au delà est un académisme. Mais pour clairement situer l'entreprise de Pons, il faut, un peu, revenir en arrière.

Ce qu'il importe de bien comprendre au départ, c'est ceci : la fidélité à la Nature, à l'apparence a compris toute la Nature, une vision unique sans élément étranger ; l'invention elle-même, le rêve s'organisant dans les formes traditionnelles et convenues du vrai, du visible, à travers ces formes et jamais abruptement autre, l'insolite ayant, jusque dans ses plus grandes audaces, encore une structure naturelle, disons biologique. Dans la mesure où l'on connaissait les schémas de cette biologie.

Vint l'Abstrait pour postuler : rien de la nature, rien de l'objet, absolument plus rien du visible. Mais par contre, et très largement : toutes les possibilités, toutes les chances offertes à n'importe quel « informel ». Le moindre rappel d'une ligne vécue, d'une identification, d'une devinette, pouvait passer pour faute, et pas seulement de goût. La point extrême et irréversible de cette tendance se retrouve dans l'œuvre de Mathieu sous le nom d' « Abstraction lyrique », elle n'est qu'une re-présentation des tentatives et réussites plus anciennes d'un Hartung ou d'un Pak, par exemple.

La peinture de Serge Pons ne se situe pas au mariage de ces deux extrêmes. Ce n'est pas, qu'on le comprenne bien, la traditionnelle nature retrouvée et retracée en langage informel ; ce n'est pas une version abstraite du monde visible aux yeux anciens ; c'est, à l'aide du travail non-figuratif, la découverte pure et simple d'une nouvelle Réalité, réalité qui est proprement la nôtre, et de nos jours. Il ne s'agit pas de modernisme, encore moins de peinture-fiction, mais de sensibilité délivrée. Et contre la vague terminologie de « Peintres témoins de leur temps » ; cette peinture est une peinture en acte, une création.

Avant de l'être ici par mon propos, Serge Pons a été présenté par deux singuliers parrains, un poète, un peintre, Marcel Sauvage et Georges Papazoff.

De Marcel Sauvage (« Vous marchez au milieu des pièges », écrit-il quelque part dans son œuvre d'or), retenons ceci : « Pons, qui a la



main ferme et l'esprit nerveux sinon inquiet, compose avec soin, « maçonne » à son gré, en marge des mondanités courantes.»

Ce terme de « maçonner », qui est un mot de constructeur, nous éclaire sur les méthodes de Pons. Ainsi, non seulement il s'arrache une vision du monde, par un de ses accidents, par un événement, un lieu, intérieur ou partagé (voir à ce sujet les titres de ses toiles), mais encore il va organiser cette vision, ce moment, et le montrer à sa tension la plus singulière et la plus haute.

Pour ces peintures aiguës, sans faiblesse, sans tendresse dirait-on, sans manie ni manières, Pons use d'un terme assez curieux — il ne dit pas ce tableau, cette toile, mais telle ou telle pièce, expliquant le choix de ce mot de pièce par le fait que chaque œuvre terminée est isolée, achevée, dressée comme un message, l'équivalent, si vous voulez, de l'écriture musicale, qui a ses lois internes de l'introduction au final, et ne supporterait aucune intervention nouvelle.

Le peintre Papazoff a indiqué un autre caractère de l'œuvre de Pons — il écrit : « Émerveillé de l'existence de ce monde, par ses couleurs il tente de nous suggérer le charme de ce qui est invisible, qui n'existe point et qui cependant a le pouvoir d'être le Vrai, le Réel ». Georges Papazoff a été un personnage de l'émerveillement, je crois bien qu'il n'est jamais tout à fait sorti de cet émerveillement quotidien, répété, dans chaque geste et dans chaque œuvre et surtout, devant chaque être vivant —. La peinture qu'il fréquente, ses amitiés (Derain, et Pascin dont il écrivit le souvenir) sont autant de preuves de cette inclination.

Cependant, en 1963, il nous faut revenir sur ce terme de merveilleux à propos de Serge Pons, ce n'est pas du merveilleux du dépaysement, du légendaire, de la recherche d'un Graal, par les moyens de la couleur, qu'il s'agit ; mais c'est la découverte que ce réel est merveilleux, qu'il assume toutes ses dimensions, allant de la joie colorée au merveilleux noir, celui des mauvais miracles et des interventions intempestives de l'étrange. « Les Intrus », les « Renégats », « Les Hommes séparés » et « La vie a le dos tourné à la vie », autant de titres, autant d'œuvres qui nous arrivent armées de toutes les pièces de leur vie (le mot pièces pris cette fois dans le sens de pièces anatomiques). Une telle peinture est forcément hermétique et c'est tant mieux, l'œil, notre œil, est trop habitué, de nos jours, aux brillantes facilités, aux queues de poisson des œuvres bâclées, très souvent creuses ou équilibrées sur un précaire esthétisme. Je suis de ceux qui croient résolument qu'une œuvre doit être difficile — il ne s'agit pas d'hermétisme pour l'hermétisme, ni de se fermer par principe, mais de faire se mériter les œuvres — et que les choses contenues dans une peinture, un poème, si elles sont profondément enracinées dans le Réel, si elles sont de l'essence et de l'image de ce réel, doivent être au départ aussi méconnaissables, aussi insolites qu'un paquet anonyme de racines, j'allais dire qu'une coupe microscopique. Il faut savoir entendre, il faut apprendre à regarder.

La joie est dans le labyrinthe conquis, pas dans la ligne droite et particulièrement pour ceci : le labyrinthe, en même temps qu'il permet de découvrir le fond d'une œuvre, sépare, derrière l'observateur fasciné, cette œuvre du chaos originel, pour cette raison que la vision est alors irréversible.

Serge Pons use de couleurs dures, très belles parce que travaillées comme un tissu est travaillé : fil de trame et fil de chaîne. Le support a disparu. Serge Pons use de formats moyens, pour y voir, il n'est besoin de recul ni d'espace étranger. La férocité et l'allégresse y sont à la portée des doigts.

La couleur est le lieu où notre cerveau  
et l'univers se rencontrent...  
Paul Cézanne

Toute démarche artistique ne saurait être, en définitive, que le terrain mouvant où s'affrontent, mais au second degré, les signes d'une profonde « patrie intérieure » cristallisation des premières sensations de l'être.

La vie se charge du reste...

La peinture n'échappe pas souvent à cette règle : un haut cèdre mort et noir marque à l'origine la vision d'un Soulages, des spectres de « plantes anguleuses » zèbrent de leur alphabet inédit l'ocre brûlant des déserts d'Atlan...

Pour Odile Savajols-Carle, il est très évident qu'elle doit les plus sûrs effets de son œuvre actuel aux échos, aux reflets des noces intenses du ciel marin et du roc. Aveuglantes noces célébrées aux flancs des fjords calcinés et des falaises de soleil, entre Cassis et Marseille, où l'éclat de la pierre hésite et se déchire, entre deux bleus, jusqu'à une sorte de silence de la palette.

Absence, manque, décrètera-t-on, gageure, ascèse ! mais aussi bien saturation de la rétine, éblouissement nés d'un absolu solaire évoquant cette « ambiguïté de l'espace » que nous devons à Kandinsky et sans doute à Mondriaan.

Cette manière de paroxysme de la vision, cette sur-lumière, constituent peut-être les éléments d'opposition qui donnent tout leur poids, leur sens, ou mieux leur présence, aux signes de l'écriture d'Odile Savajols-Carle, surtout dans ses aquarelles. Ceci étant, les terrains vagues de l'œil qui assiègent ses paraphes, ne sont en aucun cas produits du dénuement, encore moins procédés, mais faits purement consentis aux lois internes d'une nécessité. Et si les traces de Klee ou de Vieira da Silva apparaissent, elles laissent parfaitement intacte l'autonomie de l'artiste qui a su apprivoiser ses influences.

Dans une calligraphie épurée de tout faste préfabriqué, se manifeste une haute aptitude à traquer le souvenir, ici, d'une fissure d'ombre dans la paroi, là, du squelette d'un arbre contre le ciel, et à le traduire avec une élégance presque orientale. Cependant qu'alentour plangent des déserts de chaux et de lumière embués des rares gouttes d'un bleu surexposé, comme en voie d'évaporation. De temps à autre, la démarche feint de s'humaniser en huiles plus douces, évoluant dans une matière plus charnue et à la fois plus liquide.

Le roc alors se perd sous la mer...

Hauts-fonds crayeux où couve encore l'éclat de cet espace résolument solaire vers quoi s'oriente tout l'œuvre sans crainte de la stérilité.

Mais les signes (pourquoi pas les gestes) survivent toujours et s'imposent dans cet univers, le foyer d'un incendie maîtrisé, maîtrisé.

Pas de fausse querelle ici entre la figuration et son contraire, le peintre s'y refuse au nom du privilège de choisir, de découvrir sur ces parois adaptées du soleil, jalonnées, marquées par la rencontre (je devrais dire l'agression) du paysage avec les stigmates d'une inquiète sensibilité.

Le noir passerait encore aux yeux de certains pour la corde dans la maison du pendu.

Rolland n'y prend garde et, sans aucun préjugé, nous emmène aux portes d'un tachisme inspiré qui, s'il n'aboutit pas vraiment à cette dure, irréprochable nuit de Conques d'où sont issus les poutres, bielles, goudrons, caoutchoucs d'un Soulages pour nous hanter à vie, nous ouvre cependant les allées d'un jardin d'Eden de la matière en couleurs, reconnaissant d'une façon presque permanente (je ne dis pas systématique) l'empire du noir.

Substance trop belle, entend-on, à propos de la peinture de Rolland (1), trop contrôlée et concertée... Mais n'a-t-on pas le droit de savoir et de répondre que ce peintre en pleine possession de son langage, comme il est maître de sa technique, a payé le droit à la splendeur.

Rolland se plaît à gouverner de grands noirs éclairés par des mats presque tendres, libres d'éclater en taches ou de boucler d'intenses loopings sur des arrières-pays gris, vert-cendré, rouge-carminé, ocres en lutte avec des ors d'un faste qui pourrait évoquer les Ports crépusculaires du Lorrain, où déjà le disque solaire se révèle à nu comme il ne le sera plus jusqu'aux Impressionnistes (sans oublier van Gogh...) mais ici naîtrait une autre histoire... il n'empêche que Rolland, dans un pareil contexte, se passe, et royalement, de toute anecdote apparente. Il donne verbe à ses taches en y faisant s'affronter flore et minéral suivant une dialectique des valeurs servie par une architecture à toute épreuve.

Ainsi, charpente et charmes de la matière se fondent dans une vision sans faille, prix d'un acte qui au départ risquait de les opposer. Structuration et dans le même élan ébats de la lumière s'y imposent. Vitraux, semble-t-il, tant la couleur se fait caline dans le geste absolu. Cependant, il serait possible de souhaiter au peintre moins encore d'arrières pensées, une tête plus vide, afin que la présence de sa peinture (non l'image) ayant tout à fait envahi la main courre plus de risques.

Mais aussi bien le geste de Rolland est-il d'ores et déjà mis au point pour des prestiges neufs que le nez sur la toile nous ne savons pour l'instant déceler? aussi bien, avons nous le tort de faire du goût de la menace et de l'aventure, une manière de critère?

Qui sait? Glose immédiate et myopie ne sont-elles pas ~~choses~~ très souvent synonymes? et les premières raisons d'aimer que l'on avoue de fausses raisons?

Rolland par sa rigueur et son métier qui sont grands, n'est-il pas déjà plus loin que certains qui tirent tout leur sel de leur maladresse? Hypothèse qui semble naturelle si on ose le comparer, dans les lacis actuels (ou les labyrinthes) de la peinture, à des jalons de la taille de Dubuffet, Atlan, Soulages, voire Hartung...

Rolland, au-delà d'un graphisme délibérément ou volontiers en perte d'équilibre, renoue-t-il, grâce à son exploitation de la lumière dans ce qu'elle relie l'homme à l'univers (comme c'est le cas chez Claude

# action poétique

fondateur gerald neveu

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

## Rédaction

Andrée Barret, Gabriel Cousin, Henri Deluy, rédacteur en chef ;  
Charles Dobzynski, Jo Guglielmi, François Kerel, André Libérati,  
Oliven Sten, Jean Todrani.

Secrétariat : Yves Broussard, Pierre Guidi, Raymond Jardin.

Secrétariat pour la région parisienne : Gérard Cléry, 2, Allées  
Gauguin - Châtenay-Malabry - Seine.

Administrateurs : Jean Savajols, Raymond Didier.

Dépositaire officiel pour la région parisienne : Guy Jannin, 5 D,  
rue de Poissy, Stains - Seine.

Service Publicité : Cité Dubois. Bât. H 8 - Esc. 37 - Porte 688  
Aubervilliers - Seine.

## Dépôts

L'Action Poétique est en vente notamment à :

PARIS : Le Divan, 37, rue Bonaparte (6<sup>e</sup>)  
La Joie de lire, 40, rue St-Séverin (5<sup>e</sup>)  
Le Globe, 2, rue de Buci (6<sup>e</sup>)  
Racine, 24, rue Racine (6<sup>e</sup>)  
Prismes, 163, bd St-Germain (6<sup>e</sup>)  
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6<sup>e</sup>)  
Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)  
Béarn, 60, rue Monsieur-le-Prince (6<sup>e</sup>)  
Pont Traversé, rue de la Huchette (5<sup>e</sup>)

MARSEILLE : Renaissance, cours d'Estienne-d'Orves  
Paul Eluard, rue St-Bazile  
Clary, rue Paradis  
Lafitte, La Canebière  
Gai Savoir, rue Grignan

GRENOBLE : Des Alpes, rue C. Périer  
TOULOUSE : Renaissance, rue Pargaminière  
NANTES : Livre Ouvert, rue du Calvaire  
MONTPELLIER : L'Anc d'Or, rue de l'Aiguillerie

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, bd Gariel - Marseille (4<sup>e</sup>)

Lorrain « peut-être le seul et le premier à prendre pour objet de l'espace non pas tellement la lumière mais notre regard en elle... ») avec certains fastes d'hier ou de naguère, je pense entre autres à Rembrandt et à Monet, avec lesquels (fastes) il aurait déjà touché des rivages encore vierges, terres de résurgence d'une autre figuration ?

Dans tous les cas et pour conclure, s'il me plaît (et c'est précisément de plaisir qu'il s'agit avec Rolland, de plaisir et de splendeur à une époque où trop souvent le misérabilisme passe pour vertu) de me risquer jusqu'au non-sens, attiré par « une correspondance secrète », à travers des domaines si peu familiers à un poète, c'est peut-être pour toucher du doigt les limites de la parole écrite devant la parole peinte et surtout, pourquoi le taire ? pour faire un tant soit peu de bruit à l'aide de ce piètre et confus hommage, autour d'une œuvre que les « amateurs d'art » du coin (dont on sait bien par ailleurs la propension au délire devant la peinture de papa) n'ont, jusqu'ici, appréciée que du bout des lèvres.

le 15 mai 1963

(1) Comme Odile Savajols-Carle, Rolland a montré ses dernières œuvres à Marseille, chez Werther Merenciano, au Vieux-Port.

Le numéro 1 F  
En vente partout

Spécimen gratuit sur demande

Abonnement :  
1 an 38 F. - 6 mois 20 F.

LES LETTRES FRANÇAISES  
5, rue du Faubourg Poissonnière  
PARIS  
C.C.P. 152-25 Paris.

# les lettres françaises

la rubrique de poésie  
la plus complète de  
la presse hebdomadaire  
chaque semaine la rubrique de René  
Lacôte  
toute l'actualité culturelle  
Lettres, Arts, Sciences, Spectacles

Je ne sais pas si c'est l'effet de la lecture d'un assez extraordinaire roman d'anticipation qui nous vient de Roumanie : « Un amour en l'an 41.042 » (Les Editeurs Français Réunis), si c'est le souvenir d'une nouvelle d'un humoriste américain intitulée je crois « Le grand œil », ou si c'est le résultat de l'abus professionnel de la Télévisière, mais j'imagine assez volontiers le temps où l'homme devenu antenne captera dans son œil-téléviseur la vision des événements et du spectacle de notre planète et, qui sait, des autres mondes enroulés autour de tous les systèmes solaires.

Le téléspectateur serait alors ce cyclope à l'œil énorme dont la seule fonction serait donc de voir, d'enregistrer des images un peu comme un film ou plus exactement comme une bande magnétique où chaque image effacerait la précédente et la rejeterait dans l'oubli.

En fait, ne sommes-nous pas déjà à la préhistoire de cette époque et le téléspectateur de 1963 ne connaît-il pas la seule mission de regarder. C'est une bien étrange aventure que celle de la télévision, c'est déjà un bien considérable danger que cette aliénation de l'individu au petit écran à la froide lumière noire et blanche.

Il y avait en France, au 31 mars 1963, 3 millions 723.322 téléviseurs en activité, ce qui donne une population de 10 ou 12 millions de téléspectateurs. J'emploie à dessein le mot de « population » car le téléspectateur, dès qu'il prend possession de sa lucarne magique, n'est plus tout à fait l'homme qu'il était avant. Il se différencie des autres hommes et se lie à une espèce nouvelle aux comportements identiques. Chez lui et en lui, se crée un univers particulier, un univers peuplé d'hommes et de femmes, la veille encore inconnus, et qui viennent lui rendre visite individuellement en même temps qu'ils pénètrent chez le voisin téléspectateur. Chaque maison dont le toit se hérissé d'une antenne devient le salon où Monsieur Durand ou Madame Thomas reçoit, à heure fixe, des inconnus qui lui deviennent familiers : M. Sabagh ou Mme Huet, Mme Tout le Monde ou l'Homme du XX<sup>e</sup> siècle. Et ces gens-là s'installent, parlent, s'exhibent, sourient ou dénudent leurs épaules le plus tranquillement du monde, parfois racontent leur vie.

Chaque jour, il en est ainsi, à l'heure des repas ou avant le sommeil et notre téléspectateur oublie sa propre personnalité, pour devenir le compagnon et le reflet de Roger Couderc ou de Léon Zitronne.

La vie collective, celle qu'il connaissait autrefois par le contact avec d'autres hommes, se dilue dans ce frottement avec les images, avec ces étranges déesses inférieures dont il ne voit que le tronc que sont les speakerines, avec ces visages en premier plan dont il découvre tous les défauts de la peau.

On pouvait croire que cette dégénérescence, pour des millions d'individus, de l'existence sociale de la veille amène un renforcement de la vie familiale. C'est tout le contraire. Tant que ronronne la machine à images et à paroles, toute conversation est inutile. Les échanges entre le mari et la femme, les parents et les enfants prennent la forme d'interjections brèves : « La plus jolie, c'est Jacqueline Huet »... « Quelle brute, ce Delaporte »... « Oh ! ce Darges quel esprit »...

Le plus étonnant est qu'en définitive ce spectacle quotidien offert à chacun pris individuellement, se répercute à des millions d'exemplaires frabrique une mentalité collective, dépourvue de reflexes, dirige une façon de penser ensemble sans le vouloir, réduit, en définitive, l'individu à devenir une machine qui enregistre les images, le ramène à cet œil cyclopéen, le dépersonnalise.

« Je l'ai vu à la télévision... » devient une forme d'affirmation, de garantie sans contrôle. Le téléspectateur, dans la phase la plus critique du mal qui le gagne, ne sait plus rien hors les révélations — si l'on peut dire — des préposés enfermés dans la caisse du téléviseur. Le mensonge, et il n'est pas rare à la R.T.F., prend des formes qui lui semblent la vérité. On sait l'expérience que fit, un jour, un cinéaste soviétique : il filma en gros plan l'acteur Chaliapine et montra avec ce gros plan un bol de soupe. A la projection, le spectateur s'écriait : « Cet homme souffre de la faim ». Le cinéaste montra ensuite la même image du même homme avec l'image d'une jolie femme : « Cet homme est très amoureux » dit le spectateur.

Danger permanent, la télévision est aussi autre chose et là n'est pas son moindre miracle. Elle est aussi, pour celui qui la voit, un univers de découvertes. Autant elle est capable de stériliser la pensée, autant elle est capable de l'élargir aux limites du monde. On a souvent dit qu'en atteignant des millions de téléspectateurs, une tragédie de Racine ou de Shakespeare était pour une grande partie d'entre eux, une découverte. Les émissions littéraires favorisent la vente des livres. Les émissions sur l'art conduisent vers les musées de nouveaux visiteurs. Les émissions médicales dégagent le bien portant et le futur malade de vieux et tenaces préjugés. Notre planète se reflète sous les yeux des spectateurs et les mystères du cosmos deviennent choses plus proches et moins incompréhensibles.

Invention humaine, la télévision grandit les possibilités de l'homme en même temps qu'elle peut retrécir certaines de ses activités. Invention humaine, elle porte naturellement le bien et le mal.

Aux hommes, bien sûr, de savoir choisir, de savoir la diriger, de savoir en tirer le profit essentiel.

Ce n'est pas toujours le cas et bien moins encore quand la télévision est, comme chez nous, le monopole du pouvoir que l'on sait, qui vise, avant tout, à empêcher le citoyen de penser par lui-même, de le séparer des autres hommes, de le diriger. Et, je ne veux pas insister car le fait est trop visible, la politique officielle se sert avec une impudeur totale de cet instrument d'information dont il fait un instrument de propagande. Depuis 1958, le général de Gaulle est apparu 1506 fois à l'écran, Michel Debré 318, Chaban-Delmas 123... Jacques Duclos 8 fois et Maurice Thorez 4 fois.

Tout un programme évidemment que l'homme-antenne capte dans son œil de cyclope.

Je vais être très franc : il y a encore quelques mois, je n'avais de la poésie chinoise que l'idée fragile que promènent en imaginant des festivités célestes ces convives des bals costumés qui tirent derrière eux un dragon de papier. C'est dire avec quelle pureté j'ai acheté les deux volumes de la collection MELIOR (Seghers), présentés par Mme Patricia Guillermaz.

Après avoir lu et relu toujours avec la même sincérité ces deux ouvrages, et ressenti peut-être un peu de ce que Marco Polo exprimait en pénétrant, émerveillé, en 1276 avec ses amis les Mongols dans la cité de Rang-Tchéou : « ... si que elle est si belle a veoir que c'est trop grant noblesse », il s'est trouvé que je devais assurer une soirée poétique dont un des thèmes devait être la poésie chinoise. Dès lors je suis revenu en hâte de ce voyage en pays lointain, décidé à refaire une nouvelle fois ce même chemin mais en me procurant en route de nouveaux points de repère, afin de mieux connaître pour pouvoir mieux offrir.

Je ne ferai pas ici l'analyse détaillée de ce que j'ai pu lire, aimer ou détester ; je voudrais simplement dire en quoi cette quête m'a passionné.

D'abord, découvrir une poésie qui vous était jusqu'alors étrangère reste toujours un acte passionnant, et savez-vous comment se concevait, se construisait le poème classique ? : « on place en haut des poèmes, au début des vers, les signes de ce qui est élevé : ciel, astres, oiseaux ; et en bas, à la fin des vers, tout ce qui est lourd : eau, maison, chevaux... »

Ensuite, je me suis aperçu, en faisant cette lente reconnaissance des poètes des Dynasties, de quelle extraordinaire simplicité spontanée ces hommes et ces femmes usaient pour parler d'un nuage qui passe, d'une saison qui revient ou d'un amour qui s'achève : c'est dans l'admirable « Florilège des Poèmes Song » (G. S. De Morant), que j'ai découvert les plus beaux poèmes classiques ; citons aussi « Le Livre de Jade » (J. Gautier) :

« ... Le printemps est venu jusqu'à la grande porte  
et l'herbe printannière est déjà vert-bleu... »

« ... je voudrais être sa branche sud-est  
qui se berce et frôle sa robe de soie  
même si elle ne voulait me cueillir  
je lèverais ma tête vers sa porte d'or... »

Enfin, en écoutant ces poètes me parler, de 4 000 a. J.-C. à 1911, pas une seule fois je n'ai rencontré un poème dédié à la guerre qui ne le soit pour en dénoncer les carnages et les souffrances :



« ... hélas une seule tombe enferme les os blanchis  
de tous ceux qui périrent pour la gloire du général... »

« ... la nuit un recruteur vint prendre les gens  
un vieillard s'enfuit par-dessus le mur  
partout dans le village on entendait les tristes pleurs  
des fils quittant leurs parents des maris se séparant de leurs épouses  
tous disaient que des milliers étaient partis faire la guerre aux barbares  
mais que nul n'était revenu... »

Quand s'ouvre, dans l' « Anthologie de la poésie chinoise des origines à nos jours » le chapitre de la poésie moderne, tout change, et ce n'est plus du tout l'estampe précieuse de tout à l'heure que nous contemplons maintenant.

Je ne citerai pas les innénumérables poèmes d'inspiration surréalistes, ni les poèmes « cubistes » ; je soulignerai plutôt ce fait qui me paraît étonnant : pour une bonne trentaine de poètes « formosiens » (ou « formosards », je ne sais), qui accaparent près d'une centaine de pages, il y a en tout et pour tout deux poèmes de Mao-Tsé-Toung... Cela me paraît aussi déroutant que me paraîtrait déroutante une anthologie de la Résistance française qui accorderait pour s'exprimer, à Eluard, deux poèmes... Il me semble (et cela a déjà été dit), que Patricia Guillermaz ait manqué ici de la plus évidente des lucidités. Heureusement existent entre autres, les « Editions en langue chinoise », traduction de Ho-Ju, professeur à l'Université de Nankin, qui laisse au grand poète militant le champ qui lui revient.

Le merveilleux Ai-Tsing n'est guère mieux servi. Là encore, heureusement, se trouvent et se vendent les exemplaires qui lui sont consacrés dans la collection « Autour du Monde ». On y trouvera ces inoubliables passages du poète-romancier : « Les Brancardiers », « La neige tombe sur la terre chinoise », « Rivière à la Grande Digue ».

Pour en revenir à notre anthologie, il ne faut pas oublier toutefois la part faite au grand Kuo-Mo-Jo, et j'ai préféré là les traductions de Guillermaz à celles de Ho-Ju, trop littérales, et en même temps trop empruntées.

J'attends maintenant avec une certaine impatience la parution d'un ouvrage plus ramassé, plus complet et plus dense à la fois, et je pense, je ne sais pourquoi, aux « Trente-Cinq Poètes Américains » qu'Alain Bosquet sortait chez Gallimard en 1960. J'aimerais y retrouver davantage de ces poèmes anonymes aussi, écrits par des ouvriers d'ateliers, d'usines ou de mines, dont l'un commence par ce souhait bouleversant :

« Je voudrais être une petite vis  
Que l'on me mette où l'on voudra et qu'on me serre fort... »

**BACH** : Concertos hautbois - violon - cordes (ré mineur)

Concertos clavecin - cordes (sol mineur)

Concertos hautbois - cordes (fa majeur)

Concertos clavecin - cordes (ré mineur)

**Direction** : Winschermann - 2 disques Lumen - Cantate (47.701 et 47.702)

La collection « Cantate » déjà célèbre pour les disques qu'elle a publiés de cantates inédites de Bach, nous donne aujourd'hui deux disques éblouissants. Jamais concertos de Bach ne semblent avoir été mieux compris et exécutés. Peut-être peut-on comprendre l'immense succès de Bach, aujourd'hui, par l'équilibre qu'il représente et apporte dans un monde en perpétuelle effervescence et déséquilibre — la loi des contraires —. Cette musique essentiellement baroque, par la qualité de l'interprétation, nous fait penser à la perfection plastique de la statuaire grecque.

Par la rigueur du tempo, par l'équilibre des timbres (quel hautbois enchanteur) c'est à une impression de liberté et de pureté totale que parvient Winschermann. Il n'est plus possible ensuite, d'entendre différemment ces concertos, dont deux sont la transcription par Bach lui-même des concertos de violon.

**MOZART** : Sonates piano - violon : intégrale par G. Pauk et P. Frankl (Box - Vox 46, 47)

Pour les amateurs de violon - piano, le recueil des sonates de Mozart est une prodigieuse source de plaisir.

La phrase mélodique de Mozart (où réside en partie le secret de l'interprétation) et l'accentuation qui, si elle n'est pas juste, peut détruire la mélodie, imposent un archet toujours différent et varié, à la merci de la moindre lourdeur.

D'emblée G. Pauk et P. Frankl, pratiquement inconnus hier, nous donnent une intégrale de ces sonates d'une telle qualité qu'ils réussissent à nous faire oublier la disparition du duo Haskil-Grumiaux ; technique et goût musical de la plus sensible perfection.

**A. BERG** : Suite lyrique par le quatuor Parrenin (Vega).

Il semble difficile de résister à la prodigieuse beauté de la suite lyrique (1926). Avec *Wozzeck*, chef d'œuvre incontestable d'A. Berg, la Suite lyrique est aussi un des plus beaux quatuor à cordes de toute la musique.

Parfaite introduction à la musique dodécaphonique, cette œuvre de Berg, purement sérielle dans trois des mouvements, par la progression de l'intérêt dramatique, du premier au dernier mouvement, pourrait être une sorte d'accompagnement d'un opéra invisible (Lubowitz).

Il n'est plus question ici, pour l'auditeur, de technique de composition, mais de musique simplement, qui emplit, déborde, éclate, à chaque mesure des six mouvements.

Les Parrenin interprètent cette œuvre comme on aurait à peine osé l'espérer, tant la difficulté de la mise au point et de l'exécution semble, à l'audition, extraordinaire.

**DEBUSSY** : Sonate flûte - alto - harpe : Lardi - Lequiem - Jamet  
Sonate piano - violon : Noël Lee - Raskin  
Sonate piano - violoncelle : Noël Lee - Honegger  
(Valois M B 438)

Retrouvant chez Debussy le son sous la note, la sensation sous la notion (R. Manuel), la musique redevient un phénomène sonore en soi (Sonate étymologiquement vient de sonore).

C'est ce Debussy peu connu que révèle ce disque, Debussy faussement taxé d'impressionisme, chargé, par la tradition « d'une poussière de son », Debussy au rythme si précis.

Ces presque trois dernières œuvres sont à chaque mesure, un plaisir de l'imagination, de la nuance, de la fantaisie, du fantasque sonore.

Plus que jamais on découvre le modernisme intemporel de Debussy, le plus grand des musiciens français, celui dont découle toute la musique contemporaine.

C'est le disque qui amènera à Debussy tous ceux, que n'a pas encore pénétrés son univers.

**Collection folklorique Folkways** distribuée par les éditions Chant du Monde.

A l'époque où la curiosité humaine ne connaît plus de limites techniques, un éditeur nous rappelle que la plus belle connaissance et la plus riche découverte est celle des hommes. Voici à la merci de notre curiosité une inestimable collection ethnologique nous présentant tous les types humains, à travers leur folklore, leurs religions, leurs coutumes, de la Corée et du Japon (le zen bouddhiste), du négro spiritual de la vie africaine, asiatique, à la musique d'Amérique du Sud.

C'est à notre disposition un musée « non imaginaire » qui nous permet tous les voyages et nous promet par la connaissance des autres notre propre enrichissement humain.

Ce sont huit poèmes dits par l'auteur avec résumé au verso de la pochette. Mais, même avec ses quelques phrases destinées à palier notre inintelligence de la langue russe, nous restons en marge, et l'indispensable communion avec le poète se fait surtout sur le plan de la musique et du rythme des mots. Nous retrouvons donc cette déclamation exagérément théâtrale pour nos habitudes françaises à laquelle Evtouchenko nous a accoutumés cet hiver.

Esa Triolet a traduit en entier « Aéroport de nuit à New-York », qui se trouve encarté dans la pochette. Mes rudiments de russe m'ont ainsi permis de suivre mot à mot la traduction que j'ai tout lieu de croire effectivement très fidèle et précise.

Tel quel un document sonore à se procurer. (Chant du Monde).

---

## dans ce numéro

- **Alban Bertero** : né en 1934 à Marseille — Habite la banlieue parisienne (Aubervilliers) depuis 1937. Autodidacte, passionné de linguistique. Quitte l'école à 14 ans pour exercer divers métiers : du manœuvre au tôleier, du maçon à l'aide-comptable. Apprend et oublie pendant dix ans quelques langues étrangères : de l'italien au russe et de l'anglais à l'occitan. Guitariste demi-professionnel pendant quelques mois, puis étudie du violoncelle qu'il abandonne comme tout le reste deux ans après. Actuellement publicitaire .
- **Les poèmes de Gabriel Cousin** sont extraits d'un recueil à paraître chez Gallimard : « Au milieu du Fleuve ».
- **Gérard Cléry** : son recueil « Poèmes pour rejoindre » sortira en septembre dans « Alluvions »

En 1961, Action Poétique, tenant compte de son audience sans cesse croissante auprès de ses lecteurs, se propose de créer sa propre collection de poésie, à l'exemple de certaines revues littéraires, et devient ainsi à son tour éditeur de poésie.

Cette décision que prend le comité de rédaction est la plus évidente preuve de maturité et de solidité que puisse donner l'équipe dirigeante d'une revue.

De ce jour prend corps une collection de jeune poésie née d'une volonté véritablement populaire (chaque plaquette ne coûte en effet que 1 F. 50), publiée sous format de poche, et dans une présentation générale que l'on n'avait pas jusqu'alors l'habitude de trouver sur les rayons des librairies.

« Hommage à Maurice Audin » - n° I d'ALLUVIONS - inaugurant la collection, est le fruit amer d'une vibrante œuvre collective : les exemplaires paraissent au moment où les derniers soubresauts de la guerre d'Algérie prennent leur résonance la plus cruelle.

Depuis, 16 plaquettes (de 15 à 30 poèmes chacune) sont sorties des presses d'Action Poétique qui considère chaque recueil d'ALLUVIONS comme autant d'« édition spéciale » de la revue.

ALLUVIONS, comme Action Poétique, a su très rapidement s'imposer aux lecteurs, se multiplier, et voyager ailleurs. Comme Action Poétique, les plaquettes d'ALLUVIONS se retrouvent à Paris, à Grenoble, à Nantes, à Toulouse, à Montpellier, etc...

Remarquable, cette jeune collection l'est tout d'abord parce qu'elle entend demeurer fidèle au principe de base d'Action Poétique, c'est-à-dire que les poètes qu'elle présente à chaque parution peuvent être de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques, ils sont tous animés par un commun amour de l'homme et une même confiance dans sa destinée ; remarquable aussi parce que en dépit des incroyables difficultés matérielles que doivent surmonter toutes éditions poétiques, ALLUVIONS reste la seule jeune collection qui, à cette cadence et dans ces conditions, continue à « donner à voir » une nouvelle poésie à tous ceux qui veulent la découvrir, et qui sans elle ne le pourrait peut-être pas.

Les prochains recueils en préparation seront consacrés à deux jeunes poètes : Gérard Cléry et Galil. A souligner aussi que va être mis en circulation, très vite, dans le même esprit et dans les mêmes conditions, une collection sœur réservée à la poésie étrangère : Brésil, Afrique, Portugal, Italie, etc...

COLLECTION  
**POÈTES D'AUJOURD'HUI**  
*livres + disques*



Guillaume APOLLINAIRE, par Duby  
 ARAGON, par Jean-Louis Barrault  
 Charles BAUDELAIRE, par Jean Desailly  
 René Guy CADOU, par Daniel Gélin  
 Francis CARCO, par J.-P. Aumont  
 Blaise CENDRARS, par Jean Servais  
 René CHAR, par Laurent Terzieff  
 André CHÉNIER, par Jean Bolo  
 Paul CLAUDEL, par Claude Nollier  
 Jean COCTEAU, par Jean Mercure  
 Robert DESNOS, par O. Hussenot  
 Paul ELUARD, par Gérard Philipe  
 Victor HUGO, par Maurice Teynac  
 Max JACOB, par Alain Cuny  
 Francis JAMMES, par Jean Negroni  
 Jules LAFORGUE, par René Lefèvre  
 F. G. LORCA, par Maria Casarès

MAURIAC, par M. Renaud et J.-L. Barrault  
 Henri MICHAUX  
 MUSSET, par Claude Laydu  
 Gérard de NERVAL, par Jean Vilar  
 Charles PÉGUY, par Pierre Vaneck  
 Arthur RIMBAUD, par Sacha Pitoëff  
 RONSARD, par André Reybaz  
 SAINT-JOHN PERSE, par Jean Vilar  
 SENGHOR, par Georges Aminel  
 Paul VALÉRY, par Jean Vilar  
 Paul VERLAINE, par François Périer  
 VILLON, par Serge Reggiani  
 Le disque seul :  
 Marc ALYN, par J.-L. Trintignant  
 Luc BÉRIMONT, par Robert Hossein  
 Armand LANOUX, par Gérard Oury  
 Pierre SEGHERS, par Laurent Terzieff

Le disque seul .....	10,55
Le volume seul .....	7,10
Le volume et le disque sous un élégant coffret (discoffret).....	20,60



**en vente chez votre libraire**

*catalogue général gratuit sur demande*

**Seghers** 228 bd Raspail Paris 14

# alluvions

8 poètes	1	hommage à maurice audin
andré libérati	2	le cœur secret
jo guglielmi	3	au jour le jour
jean perret	4	le temps du blasphème
robert lafont	5	pausa cerdana
yves broussard	6	du jour au lendemain
oliven sten	7	comment se dénaturer
franck venaille	8	journal de bord
andrée barret	9	l'effort
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltansky	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs

un volume 1,50 f - abonnement 5 volumes 5 f - 10 volumes 10 f

Chaque plaquette est tirée à 400 ex. dont 20 numérotés de I à XX, signés par l'auteur, le tout constituant l'édition originale.

CET OBLIQUE RAYON, poème de Gérald Neveu, avec des lithographies originales d'Ambrogiani, Louis Pons, Michel Rafaëlli, Pierre Vitali et Jacques Winsberg - 15 F.

GERALD NEVEU, poèmes dans un montage de Jean Malrieu et Jean Todrani - 3 F.

ON N'EN FINIT JAMAIS, poèmes et proses de Pierre Guery, textes de présentation : Gabriel Cousin, Henri Deluy, Jo Guglielmi. Illustration Odile Savajols-Carle - 6 F.

# action poétique

fondateur gerald neveu

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

## Rédaction

Andrée Barret, Gabriel Cousin, Henri Deluy, rédacteur en chef ; Charles Dobzynski, Jo Guglielmi, François Kerel, André Libérati, Oliven Sten, Jean Todrani.

Secrétariat : Yves Broussard, Pierre Guidi, Raymond Jardin.

Secrétariat pour la région parisienne : Gérard Cléry, 2, Allées Gauguin - Châtenay-Malabry - Seine.

Administrateurs : Jean Savajols, Raymond Didier.

Dépositaire officiel pour la région parisienne : Guy Jannin, 5 D, rue de Poissy, Stains - Seine.

Service Publicité : Cité Dubois. Bât. H 8 - Esc. 37 - Porte 688 Aubervilliers - Seine.

## Dépôts

L'Action Poétique est en vente notamment à :

PARIS : Le Divan, 37, rue Bonaparte (6<sup>e</sup>)  
La Joie de lire, 40, rue St-Séverin (5<sup>e</sup>)  
Le Globe, 2, rue de Buci (6<sup>e</sup>)  
Racine, 24, rue Racine (6<sup>e</sup>)  
Prismes, 163, bd St-Germain (6<sup>e</sup>)  
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6<sup>e</sup>)  
Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)  
Béarn, 60, rue Monsieur-le-Prince (6<sup>e</sup>)  
Pont Traversé, rue de la Huchette (5<sup>e</sup>)

MARSEILLE : Renaissance, cours d'Estienne-d'Orves  
Paul Eluard, rue St-Bazile  
Clary, rue Paradis  
Lafitte, La Canebière  
Gai Savoir, rue Grignan

GRENOBLE : Des Alpes, rue C. Périer  
TOULOUSE : Renaissance, rue Pargaminière  
NANTES : Livre Ouvert, rue du Calvaire  
MONTPELLIER : L'Anc d'Or, rue de l'Aiguillerie

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, bd Gariel - Marseille (4<sup>e</sup>)



**action poétique**

**21**

Le numéro : 3 F.

Abonnement : 4 numéros : 10 F.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 30 F.

C.C.P. Henri Deluy Marseille 249451

Dépôt légal, 3<sup>me</sup> trimestre 1963.

**Editions DIDIER-RICHARD**  
**9, Grand Rue - Grenoble**